



Lucien Cerise et les griotes

nouvelles

D'autres aventures de Lucien Cerise

OÙ EST PASSÉ LUCIEN CERISE ? *(nouvelles)* 2005, éditions
Couleur d'Orange

LUCIEN CERISE PREND LE MAQUIS *(nouvelles)* 2007, éditions
Couleur d'Orange

Lucien Cerise et les griotes

nouvelles

Table des matières

Préface	3
A Ouaga pour Fatima	7
Lucien Cerise et les recettes magiques.....	15
La légende des orpailleurs	23
Retour à Ouaga.....	31
Lucien Cerise file un mauvais coton.....	49
Rebonds au Burkina	65
Il était une fois... ..	81
Avenue Yennenga	89
Foutu baobab !	99

Préface

Lucien Cerise est journaliste. C'est du moins ce qui était prévu au départ. Mais l'écriture réserve bien des surprises : un personnage de fiction peut en cacher un autre, être doté d'une personnalité à géométrie variable que des psychiatres qualifieraient sans doute de pathologique, ou même refuser purement et simplement d'endosser le rôle que l'Auteur lui a attribué à l'issue d'un casting rigoureux. Et quand le nombre d'écrivains s'appropriant un même personnage augmente, cela devient carrément ingérable.

Je me contenterai donc, pour en revenir à la biographie de notre héros, de présenter Lucien Cerise tel que je l'imaginai au moment de le lancer dans l'arène, sans présumer de ce que d'autres – suivez mon regard – auront pu en faire.

Il semble à peu près établi que Lucien Cerise a d'abord travaillé pour la rubrique « gastronomie exotique » de Cuisine Madame – authentique cordon bleu, il serait aussi l'inventeur de la fameuse recette du confit de hannetons au gingembre –, avant de fonder sa propre revue : Papilles Rebelles, le magazine qui met les pieds dans le plat. Doté d'un optimisme indéfectible, Lucien Cerise croit encore que l'on peut changer le monde – « Mais pas tout seul ! » précise-t-il – et Papilles Rebelles se fait l'écho de ses colères et de ses combats. Très vite, les virulentes dénonciations du magazine valent à notre héros de se faire de nouveaux ennemis : le patron de McGro a juré d'avoir sa peau, les vigiles d'Auchamp ont reçu pour consigne de lâcher les chiens à son approche, les multinationales de l'agroalimentaire l'ont inscrit sur leurs listes noires et des menaces de mort sont

régulièrement envoyées à la rédaction du magazine. Loin de s'en inquiéter, notre journaliste, qui trouve cette hargne plutôt réjouissante, persiste et signe.

Voilà pour le personnage. Venons-en maintenant aux événements dont l'enchaînement imprévisible a pour conséquence le présent ouvrage.

Ses précédentes aventures ayant connu le succès que l'on sait, Lucien Cerise a été invité au FESPACO, le grand festival du cinéma africain de Ouagadougou, où doit être projeté le film tiré de son best-seller « Lucien Cerise prend le maquis ». Dois-je donner mon feu vert ? Laisser mon héros s'envoler seul vers cette destination incertaine ? J'hésite encore quand, un beau matin, Lucien fait irruption dans mon bureau, brandissant deux billets d'avion :

– Fais tes bagages, m'ordonne-t-il, nous partons au Burkina Faso.

Un peu fort de café, ne trouvez-vous pas ? Evidemment je râle, pousse les hauts cris, fais remarquer que l'Auteur, c'est moi...

– L'Auteur ! Toujours les grands mots... Mais sans ton héros, mon pauvre, tu n'es rien, me balance-t-il dans les gencives.

Estomaqué, j'en demeure sans voix.

Janvier 2009, nous voici donc au Burkina Faso. Et bien sûr, quand Lucien Cerise s'en mêle, ce n'est pas de tout repos ! Des malfrats tout droit sortis d'un film de gangsters s'en prennent à nous, d'impitoyables tueuses à gags se lancent à notre poursuite, des griotes transforment à tour de bras de jolies filles en chèvres (et réciproquement), des crocodiles claquent des mâchoires, faisant étinceller leurs dents en or sous un soleil de plomb, des fonctionnaires peu scrupuleux complotent avec les représentants de grandes compagnies cotonnières, des marchands ambulants nous entraînent sur de fausses pistes ou glissent subrepticement des messages codés sous la porte de notre chambre... Pas le temps de s'ennuyer, quoi !

Auteur consciencieux, je mets un point d'honneur à tenir la chronique de nos aventures qui, signe des temps, prend la forme d'un blog¹.

Mais ne voilà-t-il pas que des dizaines d'écrivains en herbe s'emparent à leur tour de mon personnage. Ce sont des écoliers, des collégiens, des lycéens du Nord-Pas de Calais et de Ouagadougou. Sans vergogne, ils assaisonnent ce pauvre Lucien à toutes les sauces, piochent dans mon blog, détournent, transforment, inventent... Et cela – c'est un comble ! – avec

1 Voir : http://philipperevelli.com/interv_lucrisebur/dotclear2/index.php?

l'aval de leurs enseignants qui les assistent et leur prodiguent même des conseils.

J'ai beau protester. Rien n'y fait... D'autant que Lucien Cerise, fier d'être le protagoniste de contes abracadabrants, d'aventures désopilantes ou de récits qui flirtent avec le roman noir, fait le beau et prend un malin plaisir à entrer dans leur jeu.

Trahi par mon héros, il ne me reste plus qu'à m'avouer vaincu, à rédiger une préface à ces nouvelles qui constituent le troisième volume des aventures de Lucien Cerise... et à vous souhaiter bonne lecture !

Philippe REVELLI

A Ouaga pour Fatima

– Le Burkina Faso, c'est où ça d'abord ? donne-moi une carte Raymond.

Lucien avait demandé une carte d'Afrique au patron de son bistrot favori.

– Et j'ai ça où, une carte du Burkina Faso ? comique ! dans le calendrier des postes ?

– C'est vrai que c'est loin ! Laisse tomber, je regarderai à la maison.

– Et d'abord, pourquoi tu veux aller au Burkina Faso ? demanda le barman.

– Ma petite voisine, Fatima, a été expulsée. J'ai plus de nouvelles, ça m'inquiète. Je vais la chercher.

– Et bien bon voyage Lulu !

Arrivé dans son appartement, Lucien se posa à son ordinateur et trouva facilement les renseignements voulus. Le Burkina Faso est un pays plat, il y fait chaud et même très chaud. Génial ! Lucien est un grand frileux, un petit séjour sous les tropiques ne lui ferait pas de mal. Il partit donc dès le lendemain.

Il s'était mis sur son trente et un, le Lulu ! Petites lunettes rondes et veste de lin noir, la classe ! Pour une fois, Philippe, son auteur, avait tenu à l'accompagner. Il voulait participer à la recherche de Fatima dont Lucien n'avait plus de nouvelles depuis plusieurs semaines. Le voyage se déroula tranquillement. Bienvenue au Burkina Faso !

Arrivés à Ouagadougou, Lucien et Philippe s'installèrent dans le premier hôtel qu'ils trouvèrent. C'était minable, mais suffisant. Ils se mirent tout de suite au travail...

- Alors, Lucien ? Qu'est-ce qu'on fait ?
- Je sais pas. On n'a qu'à aller au marché !
- Pourquoi pas... On pourra toujours ramener un souvenir.

Le marché de Ouagadougou est un endroit étonnant. Les vendeurs à la sauvette y vendent n'importe quoi sous les prétextes les plus futiles. Lucien en profite pour demander aux marchandes des recettes locales pour son prochain livre – Il est, entre autres, critique gastronomique pour de grands magazines –, quand tout à coup il capte une conversation. C'est un ancien qui raconte une histoire invraisemblable de filles changées en chèvres par une griote.

- T'entends ça Philippe ?
- Ben oui, c'est des histoires.
- Pas sûr, on est en Afrique.
- Sans blague ? Et tu crois que Fatima...
- Je ne sais pas, mais il y a peut être une explication à tout ça. Allez, viens.

C'est alors qu'un jeune marchand interpelle Lucien :

- Hé l'ami ! Des cartes postales... pas cher... ça te dit ?
- Lucien se laisse tenter et achète un lot de cartes.
- On m'appelle Moussa le Prince de la rue, dit le vendeur.
- Et il file en courant.

Revenus à l'hôtel, Lucien et Philippe se mettent à écrire des cartes postales quand soudain, en retournant l'une d'elles, un message apparaît :

De l'or, du coton, des chèvres

- C'est quoi ça ? Crie Lucien.
- Je sais pas, mais je pense qu'il faut retrouver ce Moussa, répond Philippe, et vite !

Tous deux retournèrent sur le champ au marché et commencèrent à interroger les marchands... Finalement, l'un deux :

– Moussa ? Il est parti en vitesse.

– Où ? demanda Lucien

Personne ne pouvait répondre à sa question. Mais soudain, une vendeuse de beignets les interpella :

– Hé ! Monsieur ! T'achètes mes beignets et je te dis où il est allé, Moussa.

– D'accord, dit Lucien en payant.

– Il est parti pour Dagsané, près de Yako.

Ils décidèrent de s'y rendre dès le lendemain.

Dagsané est un site d'orpaillage. De nombreux mineurs creusent tous les jours dans des conditions terribles, avec l'espoir de trouver le filon qui les rendra riches. C'est plein de trous et de puits.

Lucien et Philippe sont accueillis par Sidibé, c'est un ancien géologue.

– Connaissez-vous Moussa ? demande Lucien.

– Moussa ? On l'a trouvé hier, au fond d'un puits. Deux balles dans la tête : quelle migraine ! C'est Sam le Caïd qui l'a descendu.

– C'est qui celui-là ? demande Lucien.

– C'est un homme de main d'Oreste K, le plus gros propriétaire de la région... Il a des entreprises de transport, de travaux publics. Il est très influent dans la région. Il faut pas le chatouiller.

– Et pourquoi ils ont tué Moussa ?

– Ben... Quand il est arrivé, il est tombé par hasard sur la bande de Sam qui rackettait les orpailleurs. Il a voulu jouer au héros en les défendant, et voilà !

– Je peux le voir ? demande Lucien.

– Oui. On l'a déposé dans la case du fond pour le veiller.

Lucien et Philippe se dirigent vers la case. Ils entrent. Elle est vide. Moussa repose sur une paille. Discrètement Lucien lui fait les poches, à la recherche d'indices. Bonne pioche !

– Allez Philippe, on y va.

– Alors Lucien, t'as trouvé quoi ?

– Regarde.

– Qu'est-ce que c'est ?

– De la poudre d'or... Souviens-toi : « De l'or, du coton, des chèvres ».

– Et bien, on dirait qu'on tient une piste, répond Philippe. Allons voir Sidibé.

– Dites Sidibé, il a de la famille Moussa ?

– Oui, une cousine, Fatima. Il en parlait souvent, mais je crois qu'elle a disparu.

– Fatima ! Ça y'est j'ai compris ! Moussa a voulu nous mettre sur la piste de Fatima. C'est clair.

– Et on fait quoi maintenant ? demande Philippe.

– On cherche Oreste K.

Se retournant sur Sidibé, Lucien l'interroge :

– On le trouve où, Oreste ?

– En ce moment il est à Houndé, il s'occupe de négocier la récolte de coton.

– T'entends ça Philippe : du coton ! En route pour Houndé.

Arrivés sur place, l'ambiance est électrique. Lucien et Philippe apprennent que des affrontements se produisent non loin de là. Ils décident de s'y rendre.

A Koho près de Houndé, c'est la bagarre. Lucien interpelle un grand gaillard qui s'enfuit à toutes jambes :

– Dis l'ami ! Qu'est-ce qui se passe ?

– C'est la bagarre, la guerre, tirez-vous.

– Mais qui est-ce qui se bat ?

– Ben, les producteurs de coton, la bande d'Oreste K, les français de la Sofitex... y'a même des chinois.

– Hé bien, quel bazar ! Et c'est quoi la raison ?

– Ils veulent tous s'accaparer la culture du coton. Y'en a même qui veulent cultiver des OGM !

Philippe intervient alors :

– Dis Lucien, qu'est ce que tu penses de tout ce bazar ?

– Ben franchement, pour tout dire, je crois qu'il vaut mieux les laisser se débrouiller entre eux.

– Alors ? S'inquiète Philippe qui n'a pas envie de participer à l'affrontement.

– Alors, on s'en va, et vite ! Qu'ils se débrouillent avec leurs OGM, notre problème c'est Fatima. Tirons-nous !

– Dis Lucien, on aura peut-être besoin de coton ? Tu te souviens du message.

– Oui, tu as raison.

Philippe se remplit les poches du coton qui traîne partout dans le village et ils repartent en trombe pour Ouagadougou.

Sur la route :

– Dis, Lucien, tout ça, ça m'a donné faim, si on s'arrêtait pour manger. Tiens, v'la un maquis.

Le Maquis du Troisième Millénaire est une gargote crasseuse. Ils s'installent et commandent un jus de gingembre.

– Alors, Philippe, qu'est-ce qu'on a ?

– Ben, on a de l'or, du coton, il nous manque les chèvres.

Un ancien, attablé à côté, intervient :

– Des chèvres, patron, y'a un blanc qui a un beau troupeau. C'est à la sortie du village, c'est un français je crois.

– Ça coûte rien d'aller le voir. Qu'est-ce que t'en dis Philippe ?

– Allons-y !

A la sortie du village, effectivement, il y a une sorte de ferme avec un bel enclos plein de chèvres. Lucien et Philippe s'approchent quand un vieil homme s'avance :

– Bonjour. Je savais que vous viendriez.

– Ah, bon ? s'étonne Lucien.

– Tout se sait en Afrique. Allez, entrez, je vais vous expliquer.

Lucien et Philippe pénètrent dans la petite maison. Elle ressemble à un chalet. Des photos de montagne sont accrochées aux murs. Au plafond pendent des cloches de toutes les formes, des têtes d'animaux empaillées complètent le décor. Sur le sol une table en bois est posée sur une peau de vache. On se croirait dans les Alpes.

– Asseyez-vous, dit le vieil homme. Je m'appelle Monsieur Seguin. J'avais une ferme dans la montagne, en France. J'élevais des chèvres mais elles se sauvaient toutes et se faisaient manger par le loup. Alors quand j'ai appris, par hasard, que le Burkina Faso est un pays plat et qu'il n'y a pas de loups, j'ai décidé de m'y installer. Seulement en arrivant je n'avais rien. C'est alors que j'ai rencontré Dodé. C'est une griote. Elle

m'a proposé de monter mon troupeau en changeant des filles en chèvres, j'ai accepté, et voilà le résultat.

– Vous voulez dire que toutes vos chèvres sont des filles ? s'étonne Lucien.

– Ben... oui. Mais on va arranger tout ça. Dodé, Dodé ! crie-t-il.

Arrive une vieille noire. On dirait qu'elle a cent ans. Sa bouche est pleine de dents en or. Quand elle sourit, on est ébloui.

– Dodé, est-ce que tu peux démarabouter les chèvres ? demande Monsieur Seguin.

– Bien sûr ! C'est comme tu veux, c'est ton troupeau. Tu as ce qu'il me faut ?

Lucien sort de sa poche le petit sac de poudre d'or et de coton.

– C'est ça qu'il vous faut ?

Dodé ouvre le petit sac, tâte le coton.

– Comment avez-vous su ? demande-t-elle.

– Un vieil ami, répond Lucien, énigmatique.

La griote s'éloigna et revint un quart d'heure plus tard avec un récipient rempli d'une potion malodorante. Une par une Monsieur Seguin fit rentrer les chèvres dans une case en paille où Dodé avait pris place. Des jeunes filles en sortaient de l'autre côté, en criant de joie. Et tout à coup :

– Fatima !

Lucien la prit longuement dans ses bras. Sa mission était accomplie. Ils firent leurs adieux à Monsieur Seguin et à Dodé et repartirent pour Ouagadougou avec leur protégée.

Le soir même le petit groupe dégustait tranquillement un poulet bicyclette à la terrasse d'un maquis.

– Alors Lulu, t'es content ? demanda Philippe.

– Pas content l'ami, HEUREUX ! Et maintenant, c'est les vacances !

Il prit Fatima par la main et ils partirent tous les deux dans le magnifique coucher de soleil de Ouagadougou.

* * *

C'est fini. Les lumières de la salle de cinéma se rallument et, pendant que le générique défile, le public se lève comme un seul homme pour

applaudir à tout rompre le nouveau film de Lucien Cerise : « A OUAGA pour FATIMA ».

FIN

*Nouvelle de la classe de CM1/CM2 de l'école Basuyaux (Aniche) / Enseignant :
Mr Thierry Demiautre*

Lucien Cerise et les recettes magiques

Lucien Cerise est un homme qui vit en France. Il est venu à Ouagadougou pour voir Fatima, son amie burkinabé, dont il est secrètement amoureux. Lucien n'a pas vu Fatima depuis très longtemps. Lorsqu'elle était en France, elle a participé à une manifestation de sans papiers et toutes les personnes étrangères ont été expulsées du pays. Fatima a appelé Lucien pour savoir quand est-ce qu'il venait au Burkina Faso et pour lui parler d'une recette magique dont ses ancêtres lui ont donné le secret. Lucien a dit à Fatima qu'il la rejoindrait dans quinze jours.

Deux semaines plus tard, Lucien arrive donc à l'aéroport de Ouagadougou. Il prend un taxi qui le conduit à l'hôtel où il s'installe tranquillement. Puis il appelle Fatima :

– Allo ! Bonjour Fatima, c'est Lucien, tu vas bien ?

– Oui et toi ?

– Très bien merci, je suis arrivé à Ouagadougou, je suis à l'hôtel. Quand peut-on se voir ?

– Eh bien, pour le moment je suis chez ma tante, à Dédougou. Je prends le taxi et j'arrive dans une heure.

– D'accord... Bon, en attendant je vais au marché. On se rejoint là-bas, OK ?

– Pas de problème, à tout à l'heure.

– A tout à l'heure. Bisous.

Arrivé sur le marché, Lucien admire les étals de fruits et légumes où se trouvent des ignames, des bananes, des tomates, des carottes, des ananas, des oignons... Tout ce jaune, ce vert, ce rouge, quel magnifique mélange de couleurs ! Certains commerçants sont installés directement sur le sol de terre orangée et étendent parfois des bâches pour y mettre les denrées alimentaires.



Soudain, Lucien aperçoit deux jeunes femmes qui se disputent. L'une d'elle est une vendeuse de beignets nommée Lili. C'est une jeune fille vêtue d'une jolie petite robe blanche avec des fleurs rouges, un joli visage, des beaux cheveux bouclés éclatants. L'autre, l'acheteuse, s'appelle Electra. C'est une vieille dame de petite taille, vêtue d'une longue djellaba noire. Elle a un nez crochu, des rides autour de ses yeux rouges et de longs cheveux noirs crépus. Elles se sont disputées car Electra trouve que Lili vend ses beignets trop cher :

– Non, non et non ! Je vous ai dit que je vends deux beignets pour 10 Francs CFA.

– Bon, faites-moi deux beignets pour 5 Francs CFA.

– Non, je ne peux pas, je les fais moi-même, il faut bien que j'achète mes ingrédients, puis il faut aussi que je gagne ma vie. Comment je vais faire pour nourrir ma famille et payer mon logement si je baisse autant mes beignets ?

– Je m'en moque complètement... et puis de toute façon, je n'en veux plus !

Electra s'énerve, jette les beignets par terre, crache au sol, et dit avec des mouvements brusques :

– Bric, boum, bêêê !

Et Lili se transforme aussitôt en chèvre.

Voyant cela, Lucien, affolé, appelle Fatima – car celle-ci détient une recette magique qui permet de désensorceler les mauvais sorts :

– Allo, Fatima, tu arrives dans combien de temps ?

– Dans trente minutes, pourquoi ? Que se passe-t-il ? Tu me sembles inquiet.

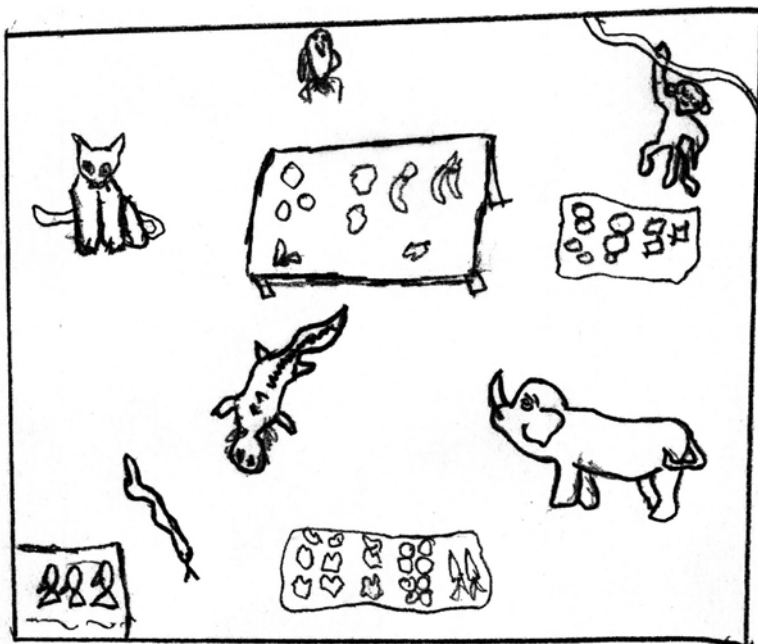
– Il y a une femme sur le marché qui a subi un sort, on l'a transformée en chèvre.

– Fais un mélange d'ingrédients, de plantes et d'épices, ajoute de l'eau... Fais de ton mieux, je vais bientôt arriver.

– OK, mais dépêche-toi.



Lucien fait lui-même la recette. Il demande aux commerçants des ignames, des patates douces, du mil, du safran, du curry, du cumin, y met de l'eau et mélange le tout. Mais avant de donner la potion à Lili, il la fait goûter à un volontaire sur le marché, car Lucien ne connaît pas les effets de ce mélange. Après quelques instants, la personne commence à avoir des cornes qui lui poussent sur la tête, puis il se transforme en antilope. Affolé, Lucien rajoute à nouveau des ingrédients. Il met de la bière de mil, puis d'autres épices, de la menthe et des feuilles de plantes. Puis il fait à nouveau goûter, à une jeune femme cette fois. Mais des plaques, des tâches jaunes et noires apparaissent sur sa peau et elle se transforme en marsupilami. Maladroit comme tout, Lucien essaie de trouver une solution avec tous les gens du marché qui sont solidaires et s'entraident les uns les autres. Mais il ne fait que des catastrophes et aggrave la situation. Il faudrait pourtant réagir vite, avant que le marché ne devienne une véritable jungle. Hélas ! Recette après recette, en essayant de réparer ses erreurs, il transforme les gens et le marché se remplit de lions, de léopards, de tigres, de girafes, de crocodiles...



Quand Fatima arrive sur le marché, elle s'inquiète de voir autant d'animaux :

– Mais, Lucien que se passe-t-il ?

– Et bien, j'ai fait des recettes, puis je les ai essayées sur des personnes, et toutes se sont transformées. Fatima, aide-moi s'il te plaît, je ne fais que des bêtises, je suis désolé.

– Ne t'inquiète pas, Lucien, je vais réparer tes erreurs.

Fatima fait aussitôt la recette et ajoute une poudre que ses ancêtres lui ont donnée. Elle court après la chèvre pour lui donner la potion et, au bout de quelques minutes, Lili retrouve sa forme humaine :

– Youpi, crie Lili, je suis à nouveau moi-même, c'est génial. Merci Fatima !

Bon, ce qui est rassurant, c'est que la potion fonctionne. Mais le plus dur, maintenant, est d'attraper tous les animaux qui ne se laissent pas faire sur le marché. Tous les habitants se mettent à courir partout. Fatima donne la potion au lion, au crocodile, au tigre.

Un petit problème de taille se pose alors : comment donner la potion à la girafe ? Fatima trouve une échelle et arrive avec difficulté à la bouche de la girafe. Au bout d'un moment, tous les animaux, sauf un, ont retrouvé leur forme humaine.

Le plus difficile est d'attraper le Marsupilami, qui se promène d'arbre en arbre. Pour lui, c'est un jeu. Il s'amuse et rigole car les gens n'arrivent pas à l'attraper. Plus futés que le Marsupilami, les habitants ont mis un panier de bananes au sol. Affamé, celui-ci se jette sur les bananes et les habitants arrivent enfin à le prendre, puis lui donnent la potion.

Ça y est, Euréka ! Tout le monde a retrouvé son aspect normal, ils sont tous heureux et, surtout, soulagés.

Pour éviter que ça se reproduise, Fatima fait une autre potion afin qu'Electra devienne une femme pure, gentille et saine. Les habitants attrapent Electra, lui donnent la potion et, quelques instants après, la potion fait effet : le visage de la vieille femme prend une autre forme, il s'adoucit, ses yeux deviennent d'un joli bleu, son nez redevient plus petit, puis ses cheveux deviennent beaux et lisses et Electra présente ses excuses à tout le monde. On lui pardonne.

La nuit tombe et, pour fêter cet événement, Lucien propose de faire leurs retrouvailles autour d'un feu de camp sur la plage. Tous les habitants viennent au rendez-vous. Des musiciens sont là avec leurs percussions, d'autres avec des guitares. Ils chantent, ils dansent, ils font tous

la fête. Et enfin, Lucien et Fatima se retrouvent après tant de temps et passent une très bonne soirée.



FIN

*Nouvelle du groupe des 9/12 ans du Centre de loisirs permanent de Douchy-Les-Mines
/ Responsable de l'atelier : Gaëtane Gualandri*

La légende des orpailleurs

Comme tous les samedis, le facteur fit sa tournée dans le quartier des Asturies. Ce matin-là, pourtant, il y avait dans sa sacoche une lettre qui l'intriguait : l'enveloppe portait un timbre indiquant qu'elle avait été envoyée du Burkina Faso ! Mais c'était un bon facteur, et il mit la lettre dans la boîte d'un certain Lucien Cerise, domicilié au 723 rue de Liège, à Auby.

Dissimulé derrière sa fenêtre, un voisin aperçut le facteur en train de déposer la lettre et il se demanda si Lucien Cerise allait, cette fois-ci, venir chercher son courrier. Lucien Cerise était un voisin très secret, très mystérieux. Il était souvent absent, souvent parti en voyage. On disait de lui qu'il était journaliste dans un magazine culinaire.

Au moment où le voisin se décidait à quitter sa fenêtre, Lucien Cerise apparut sur le seuil de la maison. Il était encore en pyjama – plutôt caleçon et T-shirt que pyjama à pépé –, avec des babouches qu'il avait sans doute achetées dans un souk, lors d'un de ses voyages. Sans doute était-il rentré tard car c'est à moitié endormi qu'il se dirigea vers sa boîte aux lettres.

Lucien Cerise sélectionna son courrier au milieu des publicités et des prospectus en tout genre. Retournant vers la maison, il trébucha sur une marche et le courrier s'éparpilla dans tout le couloir de l'entrée. C'est alors qu'il vit la fameuse lettre mystérieuse. Il se précipita dessus, reconnaissant qu'il s'agissait d'une lettre de Fatima.

Fatima était son ancienne voisine, récemment expulsée de France parce qu'elle était sans papiers. Lucien Cerise et Fatima étaient des voisins très proches, partageant des moments de vie quotidienne : petit dîner par-ci, petit restaurant par-là... On peut dire d'eux qu'ils étaient presque amoureux.

Le coeur battant, il ouvrit l'enveloppe d'une main tremblante et sortit la lettre. Il reconnut tout de suite l'écriture de Fatima. Il parcourut rapidement la lettre dans laquelle se trouvait une recette :

Ouagadougou le 27/01/09

Cher Lucien,

Je t'envoie cette recette que tu pourras faire paraître dans ton magazine. C'est une recette traditionnelle du Burkina Faso : le Tô

Ajouter 500g de farine de mil

Utiliser 4 oeufs

Secouer le tout

Eplucher des pommes de terre

Couper en rondelles

Ouvrir le pot de sauce tomate

Unifier le tout

Rabattre la pâte

Servir le plat après l'avoir passé au four.

A très bientôt, mon cher ami

Fatima

Il sembla tout d'abord à Lucien que cette recette avait quelque chose de bizarre puis, son oeil expert remarqua qu'un message codé y était dissimulé, et il déchiffra très vite l'appel au secours de Fatima¹. Ni une, ni deux, il se précipita pour faire ses bagages et appela l'aéroport de Lesquin pour réserver un billet direction le Burkina Faso.

Dix heures quarante-neuf. Lucien Cerise débarqua dans le hall de l'aéroport de Ouagadougou, capitale du Burkina Faso. Les portes automatiques s'ouvrirent, un courant d'air chaud brûlant vint fouetter le visage de Lucien qui encaissa la claque. Il faut dire qu'il en avait déjà vu

1 Avez-vous trouvé ? Sinon, regardez la première lettre de chaque mot de haut en bas

d'autres. La sueur coulant de son front, il sortit de l'aéroport et appela un taxi : direction le Ram Hôtel. Ce n'était pas un palace, mais Lucien Cerise n'était pas là pour prendre des vacances.

A sa sortie du taxi, il aperçut deux hommes à l'allure louche mais il ne s'en préoccupa pas, il ne pensait qu'à Fatima. Où était-elle ? Que lui était-il arrivé ? Il décida de partir à sa recherche. Tout d'abord, il allait se rendre chez les soeurs de Fatima, qui vivaient dans un village proche de Bobo Dioulasso.

Lucien Cerise se rendit d'abord dans un garage spécialisé en mobylettes : voulant être discret, il avait décidé de se déplacer en mobylette.

– Bonne arrivée Monsieur, lui dit le garagiste avant de demander : tu veux un char ?

– Un quoi ?

– Ben, un char, une mobylette, quoi !

– Ah oui... Un char... et qu'est-ce que tu me proposes ?

– Tiens, j'ai celle-là, elle est niak !

– Kesako, niak ?

– Ben super, quoi !

– Bon OK, c'est combien ?

– Quatre-vingt dollars.

– Je te suis pas... tu me prends pour un américain ?

– OK ! Cinquante dollars, mais c'est mon dernier prix.

– Ça marche.

Lucien enfourcha son char et prit la direction de Bobo Dioulasso, à la recherche des soeurs de Fatima.

Arrivé dans le village, Lucien Cerise entendit une musique qui sortait d'un de ces bars qu'on appelle au Burkina, des maquis. Il décida d'y aller faire un tour pour demander des renseignements au sujet des soeurs de Fatima.

– Bonne arrivée, dit le patron du maquis, je vous sers quoi ?

– Rien, rien, je suis à la recherche des soeurs de Fatima...

– Ah oui ! Je les connais, elles habitent juste en face de mon maquis.

Vous avez de la chance, je pense qu'elles sont là aujourd'hui.

Il sortit immédiatement du maquis et se dirigea tout droit chez les soeurs de Fatima. Arrivé devant la porte, il frappa. Celle-ci s'ouvrit et une des trois soeurs apparut sur le seuil :

– Bonjour, qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

– Je suis Lucien Cerise, journaliste et ami de Fatima. D’ailleurs, je la cherche, l’avez-vous vue ces derniers temps?

La voix tremblante, elle répondit, presque en pleurant :

– Elle a été enlevée !

– Par qui ? Et dans quelles circonstances ?

– Il y a une semaine environ, trois hommes encagoulés et armés ont forcé la porte et tout cassé. Ils ont emmené Fatima et une sacoche

– Pourquoi ont-ils emporté une sacoche ? Qu’y avait-il à l’intérieur ?

– Je ne sais pas trop, mais Fatima nous a raconté qu’il s’agissait d’un héritage d’un grand oncle orpailleur et que cela avait une grande valeur.

Lucien décida de se rendre dans les régions des orpailleurs. Il quitta le village à la nuit tombée, conduisant son char à vive allure. Il savait que Fatima était en grand danger.

Tôt dans la matinée, Lucien Cerise, fatigué, descendit de sa mobylette. Il tombait de sommeil. Il s’allongea à même un tas de paille qui jonchait le sol et s’endormit profondément.

Il fut réveillé brusquement par quelqu’un qui lui tirait le bras. Il écarquilla les yeux, aveuglé par un soleil éclatant. Il avait du mal à voir la personne qui tentait de le réveiller.

– Monsieur, monsieur... comment allez-vous ?

– Ça va, ça va... répondit Lucien Cerise qui avait du mal à se réveiller.

Il reprit finalement ses esprits et demanda à cette personne s’il pouvait rencontrer rapidement le chef du village. La personne lui indiqua sa maison.

Lucien Cerise remercia et se précipita chez le chef du village. Arrivé devant la maison, il trouva la porte entrouverte :

– Y a quelqu’un ?

Lucien Cerise n’obtint aucune réponse. Il entra à petits pas dans la maison où des odeurs d’encens lui chatouillaient le nez. La lumière tamisée des bougies éclairait la pièce et, derrière un écran de fumée, on pouvait apercevoir la silhouette du chef du village.

– Qui es-tu, toi, étranger ? Lui demanda la voix rauque du chef du village.

– Je suis à la recherche de Fatima et j’aimerais que vous me parliez de la sacoche

– Je sais pourquoi tu es là, les esprits me l’ont dit, mais seul un coeur pur peut connaître le secret qui se cache dans la sacoche et je sens que tu as des sentiments pour Fatima.

– Chef ! Dites-moi le secret.

– Je vais te le dire, à la seule condition de ne jamais divulguer ce secret : Fatima est la descendante d’un grand orpailleur qui, un jour, a détéré la plus grosse pépite qui ait jamais existé. Il devint l’homme le plus riche d’Afrique. Tout le monde voulait lui voler son or. Il a alors eu l’idée de transformer son or en dents en or incrustées de diamants. Personne ne pouvait ainsi lui voler son trésor. A sa mort, les dents lui furent enlevées et enfermées dans une sacoche en cuir. Avant sa mort, il avait fait jurer que cette sacoche serait transmise à Fatima pour servir un jour le Burkina Faso. Hélas ! Un homme très riche et très puissant, nommé Oreste K, a eu connaissance de ce secret et a découvert que Fatima avait la sacoche. Il l’a fait capturer et enfermer dans sa villa gardée par soixante-quinze gardes armés jusqu’aux dents.

Lucien Cerise demanda comment se rendre à la villa d’Oreste K, puis il quitta le village.

Lucien Cerise était très discrètement posté derrière un arbre avec vue sur la villa d’Oreste K. Il repéra bien les gardes armés et, dans sa tête, élaborait un plan pour délivrer Fatima et récupérer la sacoche. C’était simple : il suffisait de se camoufler. Il se peignit donc le visage avec des peintures de camouflage – Une technique employée par les militaires : discrétion parfaite assurée ! Puis, lentement, avec précaution, il se mit à ramper dans les superbes pelouses qui entouraient la villa. Aucun garde ne remarqua cette forme qui serpentait dans l’herbe. A proximité de la villa, Lucien Cerise se releva et, d’un bond, pénétra à l’intérieur. Il repéra immédiatement les caméras vidéo de surveillance et, tel un chat, évita de se faire capter. Il monta rapidement au premier étage : on lui avait dit que c’était là, enfermée dans une chambre, que se trouvait Fatima.

Essoufflé, il reprit son souffle et décida de crocheter la serrure. Clic, clac ! La porte s’ouvrit sans grincer. Il entra et vit Fatima, ligotée et la bouche bâillonnée. Sans un mot, il la libéra. Apercevant la sacoche, il s’en empara et entraîna aussitôt son amie hors de la chambre. Fatima, le coeur battant, avait reconnu Lucien, mais elle était restée silencieuse pour ne pas le faire repérer. Il la prit par la main et tous deux se dirigèrent vers une fenêtre du premier étage. Ils descendirent en s’accrochant au lierre qui recouvrait le mur. De là, ils sautèrent dans la rue qui longeait la

villa. Là, un taxi les attendait pour les emmener à Ouagadougou. Décidément, il nous surprendra toujours, ce Lucien Cerise !

Une fois assise à l'arrière du taxi et serrée dans les bras de son sauveur, Fatima, enfin rassurée, se décida à parler :

– Lucien, je ne comprends pas comment un journaliste qui écrit dans un magazine de cuisine a pu me délivrer des griffes de l'horrible Oreste K.

– Ecoute, Fatima, ce que je vais te dire, tu ne dois pas le répéter, ma vie serait en danger. Je suis en réalité un agent secret au service de l'Etat Français.

– Alors là, tu m'étonnes ! Pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ?

– Tu sais, c'est pas facile de cacher cette identité. Tous les jours, je risque ma vie pour mon pays. Ma mission, cette fois, était de te sauver et de retrouver la sacoche avec les dents en or.

– Mon oncle m'a fait jurer de remettre cette sacoche à un coeur pur, venu d'un pays lointain avec lequel le Burkina Faso sera un jour ami. C'est pourquoi j'avais décidé de te la donner, pour que les dents en or soient exposées comme une oeuvre d'art au musée des Arts Premiers de Paris

– Pourquoi moi ? Demanda Lucien Cerise

– Tu as bravé tous les dangers pour me sauver, n'est-ce pas là la preuve d'un coeur pur ?

Tandis que le taxi poursuivait sa route en direction de l'aéroport de Ouagadougou, Lucien Cerise continua de penser à ce que venait de dire Fatima. Il prit un retour simple vers Paris.

FIN

Nouvelle de la classe de CM1/CM2 de l'école Marcel Pagnol (Auby) / Enseignant : Mr Grégory Sautier

Retour à Ouaga

Parti en France à l'âge de vingt ans, Lucien Cerise n'aurait, pour rien au monde, manqué le FESPACO, le grand festival du cinéma africain. Ce rendez-vous avec Ouagadougou, la cité aux arts Africains, était devenu comme un rituel pour lui. Son avion atterrit vers quinze heures, ce vendredi-là. Vite, un coup de fil à Connais Tout, son vieil ami taximan, et le voilà à Ouaga ville.

A chaque édition du festival, Lucien descendait dans les mêmes lieux, toujours accompagné par Connais Tout, chauffeur de taxi et vrai burkinabé, dans le sens noble du terme. Entre les projections de films en compétition, les deux amis allaient se défouler au Viim Noonma (La vie est belle), leur boîte de nuit privilégiée. Le soir de son arrivée, pourtant, contre toute attente, Connais Tout emmena Lucien au Taxi Brousse. Lydia, une vieille connaissance du taximan, y savourait une boisson fraîche locale à faible teneur en alcool. Après l'échange des formules de politesse, elle invita Lucien à faire quelques pas de danse avec elle. Et la soirée se prolongea jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Mais il faut que je décrive l'endroit où Lucien et son amie croquaient la vie à belles dents. Le Taxi Brousse est un maquis situé sur la plus belle avenue de la capitale du Burkina Faso, Ouagadougou, chaleureusement appelée Ouaga. L'avenue porte le nom du premier président ghanéen et panafricaniste, N'Kwame N'Kruma. Elle est éclairée comme le boulevard menant à la tour Eiffel. De chaque côté de l'avenue, se dressent des grattes ciel à la burkinabé. C'est une zone commerciale où se côtoient des banques, des supermarchés, des concessionnaires de motos et de voitures, et l'aéroport international de Ouagadougou n'est pas loin. Mais

la nuit, l'avenue N'Kwame N'Kruma est un autre monde, je vous dis pas ! Les maquis et les terrasses sont légion ainsi que les belles filles en tenues sexy... Je vous laisse deviner le reste. Hé oui, elles existent aussi, à Ouaga, ces filles qui font commerce de... Il suffit de prendre place et vous avez l'embarras du choix : elles défilent devant vous dans le but d'attirer votre attention. Lucien, d'ailleurs, ne se privait pas, et son regard ne cessait d'aller d'une fille à l'autre. Il eut quand même l'idée d'inviter Lydia à la projection du premier film en compétition au FESPACO... Mais ce n'était qu'un prétexte pour revoir Lydia.

Comme tout bon festivalier, ils ne se privèrent pas de visiter les rues marchandes situées un peu partout dans les coins de la ville. Ils allèrent à la Maison du Peuple¹, où il y avait de tout : bières, brochettes, batiks aimés par mes compatriotes, bronze et dolo, cette bière faite à base de sorgho rouge, un produit local, je vous dis pas !

– J'aime, non, j'adore le dolo, et rien que pour cela – et aussi pour Lydia – je reviendrais au pays des hommes intègres, dit Lucien.

Le lendemain matin, comme prévu, Lucien, accompagné de son cher ami, rejoignit Lydia chez elle, au quartier Dapoya.

Ah Dapoya ! C'est un vieux quartier délabré mais très intéressant à cause de ses maquis : le Matata, le Jougou... Le samedi soir, le quartier est pris d'assaut par les noctambules. Comme sur l'avenue N'kwame N'kruma, la gent féminine est en surnombre. Faut dire que ce sont elles qui attirent le monde... C'est dans ce quartier qu'habite la Lydia de Lucien.

Celui-ci arriva avec son ami taximan.

Lydia s'était habillée d'une robe rouge et d'une écharpe noire assortie au noir du crayon avec lequel elle avait maquillé ses yeux, ses lèvres cerise brillaient sous l'effet du rouge à lèvres. Lucien sentit que son cœur s'arrêtait de battre, envouté, il fût pris d'un vertige et mit quelques secondes à descendre de la voiture.

– Belle robe, en plus très bien habillée.

– Merci, tu es beau également.

Il comprit que son look – pantalon jean bleu et veste noire sur tee-shirt gris – ne déplaisait pas à Lydia. Finalement il demanda à Connais Tout de les laisser place de la Nation. Il aurait ensuite le temps d'aller

1 La Maison du Peuple a été construite en 1960, au début des Indépendances, par Maurice Yaméogo, le premier président de la Haute Volta, actuel Burkina Faso. Sur la bâtisse, il est écrit la maison du parti, vestige du temps de l'euphorie indépendantiste.

faire d'autres courses car, dans ce pays, les chauffeurs de taxi ne gagnent pas beaucoup d'argent.

Lydia et Lucien, bras dessus bras dessous, visitèrent la rue marchande qui est installée sur la Place de la Nation². Là, à chaque édition du FESPACO, s'installe Radio France International (RFI), pour faire vivre à ses auditeurs, l'ambiance du festival, grâce à des émissions en direct. De là, ils se dirigèrent vers d'autres lieux qui bougent à la température du FESPACO. Il était devenu difficile à Lucien de cavalier seul, sans la compagnie de cette jeune fille. Il lui fallait déclarer son amour à Lydia, mais comment ? Il venait à peine de faire sa connaissance... L'optimisme ne lui avait jamais fait défaut et il pensa que la prochaine rencontre serait peut-être la bonne.

Un peu plus tard, ils allèrent voir un film dans une des meilleures salles de projection. Le film importait peu, à ce moment là il pensait surtout à sa déclaration d'amour. Le film prit fin aux environs de vingt trois heures. Il raccompagna Lydia et décida de précipiter les choses. Une fois chez elle, sans souffler mot, il se mit à l'embrasser instinctivement, se disant que ce geste rendrait crédible sa déclaration. Elle eut les larmes, resta un instant figée, puis lui balança une gifle qui lui fit voir trente-six étoiles.

– Va-t-en ! Tu n'es pas mieux que les autres hommes. Tu ne penses qu'à me sauter, hein ? Moi qui croyais que tu étais un gentleman, dit-elle.

– Non, ne pense pas comme ça de moi. Mon geste a été instinctif. Je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête. Mais je suis certain d'une chose : si c'était à refaire, je le referai, car c'est de la passion que j'ai pour toi !

– Mais non, il ne faut pas, cela te créera des problèmes. Il y a des choses que tu ne sais pas de moi. J'aime ta compagnie, mais je ne peux me permettre de t'aimer. Tu comprendras un jour.

Lucien venait d'essuyer son premier échec en amour. Grand Don Juan, il resta bouche bée devant le refus de Lydia qu'il voyait échapper.

Le troisième jour après son arrivée, Lucien partit à la découverte des quartiers périphériques de la ville, accompagné de son ami taximan à moto. Ils se retrouvèrent à Quatorze Yaar, un petit marché de quartier où il était plus facile de trouver du dolo qu'autre chose. Son côté journaliste

2 La Place de la Nation s'appelait Place de la Révolution au temps de Thomas Sankara, celui qui a rebaptisé la Haute Volta Burkina Faso, qui veut dire pays des hommes intègres.

refit surface car les vendeuses de dolo semblaient à ses yeux organisées en coopérative. Il les complimenta :

– Que c'est bon !

– Ah ! C'est gentil de ta part.

– Chez nous en France, il n'y a pas de dolo.

– Ah bon ? S'étonna une vendeuse nommée Nopoko.

– Oui, c'est vrai. Fabriquez-vous le dolo vous-même ?

– Non, c'est Missié Zorge qui donne moi le dolo.

– C'est qui ?

– C'est patron de nous ici. Il dit de pas faire dolo nous même. Lui va faire et nous on va payer et vendre.

– Mais pourquoi vous acceptez ?

– Ah nassara (blanc), si je parle, il va connaître et moi va payer ça. Ze ne parle plis.

Lucien reste perplexe : une forme d'organisation mafieuse ? Avec un parrain ? Il demande à son ami Connais Tout :

– Si tu t'appelles Connais Tout, dis moi qui est derrière ça.

– Patron, faut partir, sinon ça va chauffer tout suite. Tout monde ici est gens secrets. Y vont dire que nassara parle trop aux fouames de dolo. Faut partir !

Sa curiosité fut aiguisée par la peur qu'il lisait sur le visage de Connais Tout.

Il regagna son hôtel. Sa journée était morose. Après le rejet de Lydia, voilà qu'il butait sur une histoire de dolotières exploitées mais qui refusaient de parler. Même Connais Tout évitait ses questions. Il prit une bonne douche et s'étala sur son lit. Le souvenir de Lydia le hantait. Il fallait qu'il fume. Il se leva pour prendre son paquet de cigarettes qu'il avait oublié dans la veste qu'il portait pour sortir avec Lydia. Il plongea sa main dans la poche et ressortit son paquet de cigarettes. Il y avait aussi un autre papier plié en quatre. Il le déplia et sauta de joie : Lydia avait glissé son numéro dans sa poche sans qu'il le sache. L'espoir renaissait en lui car le lien n'était pas rompu. Vite, il composa son numéro. Une, deux sonneries, puis une voix douce et suave envoya un « allo » à faire tressaillir un mort :

– C'est qui ?

– C'est moi, Lucien, je te présente mes excuses, mais j'ai besoin de te revoir, ne refuse pas.

– OK, mais à une condition.

– Laquelle ?

– Tu me retrouves au ciné à la même place que nous avons occupée la dernière fois. Ne me pose pas de questions, sois à l'heure ce soir.

A vingt heures, Lucien avait à peine pris place quand Lydia s'approcha. Elle fit une accolade à Lucien.

– Pourquoi ce protocole ? Demanda Lucien.

– Rien... Pourquoi veux-tu me voir ?

– Je suis allé avec Connais Tout à Quatorze Yaar...

Et il se mit à raconter ce qu'il avait vu et entendu. Lydia lui dit de ne plus mettre les pieds dans le Yaar et d'éviter de poser des questions à tout vent aux gens. Elle ne dit plus rien jusqu'à la fin du film. Néanmoins, la soirée fut agréable car Lydia accepta de rester avec lui... mais en évitant d'aller dans les endroits fréquentés. Sans trop traîner dehors, il raccompagna sa dulcinée et rejoignit son hôtel.

* * *

Un cortège de voitures quitta l'aéroport vers vingt-trois heures en prenant la voie de Koulouba pour rejoindre le nouveau goudron qui traverse la Cité Mille Deux Cent³. Le cortège s'arrêta au feu rouge au niveau du glacier Karnold. Au vert, le cortège démarra en trombe, manquant d'écraser un pauvre cycliste qui se trouvait sur son chemin, il tourna à gauche pour emprunter l'avenue Babangida afin de rejoindre la circulaire. Il passa sous le premier échangeur pour rejoindre Ouaga 2000⁴. Le cortège s'immobilisa devant un duplex. Un klaxon et le portier Noaga ouvrit le portail. Les trois voitures qui formaient le cortège s'engouffrèrent sans crier gare. Des gardes armés de pistolets faisaient la ronde à l'intérieur. Ils coururent tous pour accueillir le maître du lieu : Monsieur George. C'était un homme de petite taille, robuste, au regard foudroyant, à la démarche lente. Il descendit et pénétra dans son salon luxueux. Vivre chez George c'est le paradis sur terre ! Après un bain rapide, le patron des lieux rassembla ses agents pour qu'ils lui fassent le point sur ce qui s'était passé en son absence :

– Petit Piment, les femmes vendent-elles bien le dolo ? J'espère qu'il n'y a pas eu de rupture de stock...

3 Mille deux cents logements construits sous la révolution.

4 Quartier résidentiel de ceux qu'on appelle les nouveaux riches, situé au niveau du monument des Héros, érigé en souvenir des vaillants fils du pays. C'est un monument à l'image de la tour Eiffel en France. Il n'est certes pas fini, mais il est agréable à regarder.

– Non chef, les femmes travaillent... Mais y'a un blanc qui est venu au Yaar avec Connais Tout. Il a posé des questions à Nopoko.

– Quelles questions ?

– Nopoko lui dit c'est Missié Zorge qui donne le dolo et qu'il interdit les femmes de fabriquer le dolo elles-mêmes.

– C'est qui ce blanc, Bougoum ?

– Il s'appelle Lucien et il est venu pour le FESPACO. C'est un cinéaste journaliste.

– C'est quoi ça encore, un cinéaste journaliste ? Toi, Bougoum, tu aimes inventer les mots : il faut que les français t'embauchent à l'Académie Française !

– Patron, c'est vrai !

– Il veut quoi en posant les questions ? Je suppose que tu le sais sinon...

– Il veut savoir pourquoi vous empêchez les femmes de fabriquer le dolo.

– Ah ce salaud met sa tête dans mes affaires ! Il va voir. Il est descendu à quel hôtel ? Toi, Nettoyeur, tu va te charger de savoir s'il ne sait pas autre chose sur mes activités.

Nettoyeur est une jeune fille à la beauté diabolique qu'elle n'hésite pas à utiliser pour attirer ses victimes dans ses pièges. Elle fut recueillie par George lorsque ses parents décédèrent dans un accident de voiture sur l'avenue Charles De Gaulle. Elle avait à peine douze ans et errait dans la ville, sans attaches. La souffrance qu'elle a endurée avant de rencontrer George l'a rendue indifférente, impitoyable. Elle est devenue le bras exécuteur des basses besognes et n'hésite pas à tuer quand son maître lui demande.

Le jour même, Nettoyeur prit donc Lucien et Connais Tout en filature.

* * *

Lucien et Connais Tout décidèrent de visiter un petit village Laongo, à trente-cinq kilomètres de Ouagadougou. Une pause qu'ils s'accordèrent, le temps de remettre leurs idées en place, car ils avaient appris que George rackette les femmes dolotières, les commerçants installés à Rod Woko et, surtout, qu'il sillonne les sites d'exploitation artisanale de l'or avec ses sbires, pour acheter l'or à vil prix.

– Ça y est, nous y sommes dit Connais Tout.

– Oui, répond Lucien.

– Entrons.

– OK, après toi.

– Ah, que c'est beau ici ! Regarde la femme qui pleure, l'enfant qui tend la main en signe de tendresse... et comme l'air est pur ! Je ne veux pas rentrer à Ouaga.

– Oui, Lucien, c'est un bel endroit, où je me recueille quand Ouaga me stresse. C'est magnifique toutes ses sculptures.

– Oui, Connais Tout, je devine le temps mis pour transformer ses roches en statuettes et la satisfaction du travail accompli.

Laongo est un site de sculptures sur granit à ciel ouvert où, chaque année, des artistes du monde entier viennent tailler le granit. Ils prirent place sous la paillote afin de se rafraîchir. Lucien, amateur de dolo, avait emmené avec lui un bidon acheté chez Nopoko. Cependant, la consommation étant obligatoire sous la paillote, il commanda une Flag (bière blonde) ; Connais Tout, lui, prit une Prado c'est-à-dire une grosse bouteille de Guinness, ainsi surnommée, en référence à une marque de véhicule tout terrain de marque japonaise.

Les deux amis sirotèrent tranquillement leur boisson, sans remarquer, sous une autre paillote, la présence d'un groupe d'individus au regard caché derrière des lunettes noires comme s'ils allaient à un enterrement. Au bout d'un moment, le gérant de la paillote se dirigea vers Lucien et son ami :

– Monsieur, un appel pour vous.

– Moi ? Mais qui peut bien m'appeler ici ? Je ne crois pas avoir dit à quelqu'un que je venais à Laongo. OK ! Allons-y. Tu m'attends Connais Tout.

Lucien accompagna le gérant dans son bureau et décrocha le téléphone. Il n'entendit d'abord aucun son, sauf le grésillement du téléphone, puis soudain, une voix grave se fit entendre :

– Monsieur Lucien, je vous interdis de mettre votre nez dans mes affaires.

– Je ne vous connais pas. Qui êtes vous ?

– Vous le saurez bientôt et ce jour sera le plus regrettable pour vous. Je vous répète, cessez de fouiner dans mes affaires. Tu marches sur des œufs.

Son mystérieux interlocuteur raccrocha au nez de Lucien qui resta perplexe : ses soupçons se confirmaient.

Lucien et son ami regagnèrent Ouagadougou vers dix-sept heures.

Les sbires de George sont sur la mine d'or de Kasalak, semant la terreur. C'est un site où l'or est exploité artisanalement. Les mineurs au péril de leur vie creusent des galeries de plusieurs dizaines de mètres de profondeur, sans étaieement des parois. Les éboulements sont fréquents. A peine une semaine plus tôt, une galerie s'est effondrée sur dix mineurs. Malgré l'interdiction et les menaces de fermeture du site, deux jours après l'éboulement, les mineurs se sont précipités sur la galerie effondrée : la croyance voudrait que, là où des corps ont été ensevelis, l'or apparaisse en abondance. Chacun veut profiter de cette situation macabre pour amasser assez d'or.

Le sanem naaba (chef de l'or) est le mineur qui supervise les travaux d'extraction des autres mineurs. Il est couvert de poussière, crasseux, seuls ses yeux et sa bouche laissent percevoir que c'est un être humain. Tous les mineurs lui ressemblent. La mine est couverte de monticules de terre comme des tertres de cimetière. Chaque monticule de terre correspond à une galerie qui peut atteindre dix à quinze mètres de profondeur. A quelque distance de là, des charretiers transvasent le contenu de leur baril d'eau dans un grand bassin. Cette eau sert à décanter la terre sortie des galeries pour en extraire l'or. Le responsable des charretiers est le koom naaba (chef de l'eau). Nul ne vend l'eau sur le site. Il a le monopole. C'est un homme riche car le baril d'eau est vendu à 1000 Francs CFA.

Les restaurants où vont manger les mineurs, sont des sortes de hangars en paille. L'hygiène est la chose la moins partagée. Les assiettes sont toujours lavées dans la même eau qui finit par devenir excessivement sale. Mais, comme disent les mineurs, l'or aime ce qui est sale. Superstition quand tu nous tiens ! Les mains sont à peine lavées que le mineur commence à manger. Le coût moyen d'un plat est de 300 Francs CFA. Tout est cher sur le site !

Comme sur tout site qui se respecte, il y a le « coin de la joie », c'est à dire les femmes. Le commerce du sexe est florissant sur les sites, car l'argent coule à flot. Chaque soir le quartier Viim Nomma (La vie est belle), qui jouxte les débits de boissons, s'anime. Les filles sont de toutes les provenances avec prédominance des Burkinabé. C'est l'appât du gain. Les hommes se mettent en file indienne pour attendre leur tour. Les rires fusent de partout, des blagues, des histoires drôles... C'est un

monde à part où, pour moins de 1000 Francs CFA, un mineur prend son pied !

Les habitations des mineurs sont des huttes comme celles des Peulhs. Tout est précaire sur le site. Seul, le comptoir d'achat de l'or est une maison bien construite avec lumière et climatisation : George est l'unique acheteur d'or. Tous ceux qui ont tenté de s'installer ont vite déchanté car les sbires de George ont brûlé leurs bureaux en proférant les pires menaces. La mine est une zone où c'est la volonté de George qui fait loi. Tout ce qui est sur le site est sous le contrôle de George. Tous paient un impôt de protection... de gré ou de force. Quant aux forces de l'ordre qui sont sur place, elles ferment les yeux sur ces exactions, car il a des amis puissants. L'or est acheté à un prix fixe et indiscutable. S'ils se font prendre, ceux qui se cachent pour faire sortir l'or hors du site sont purement et simplement battus, torturés et expulsés après confiscation de leur or.

Chaque vendredi soir, une fourgonnette escortée par la gendarmerie convoie l'or à Ouagadougou. Mais chose curieuse, l'or n'est pas vendu au comptoir burkinabé des métaux précieux, il est exporté sans formalité vers un pays voisin. C'est ça le réseau de George que Lucien a découvert en interrogeant les mineurs de Kasalak. Et il a recueilli assez de preuves qu'il compte bien révéler à la presse pour faire éclater le scandale.

* * *

De retour de Laongo, Lucien était sous la douche quand son téléphone sonna. Il ressortit de la douche avec de la mousse de savon sur la tête :

– Allo ?

C'était Lydia.

– Lucien, pouvons-nous nous voir ce soir ?

– Oui ! J'allais t'appeler aussi. J'ai des choses à te dire sur un nommé George.

– Alors, tu passes me prendre à vingt heures.

– OK !

La joie inonda Lucien : au moins une bonne nouvelle ! Il en oublia un peu les menaces reçues par téléphone – il était convaincu que c'était George –, les types aux mines patibulaires qui l'observaient depuis l'autre paillote – sans doute eux aussi des hommes de George – et même la fille qui, au milieu du groupe, le fixait avec un regard fait de menace et

de sensualité. Il finit donc de prendre sa douche et se prépara pour le rendez-vous.

* * *

De son côté, Lydia s'impatientait. Ce qu'elle avait appris au sujet de George faisait froid dans le dos. La tête entre les mains, elle monologuait, inquiète :

– Pourquoi Lucien s'est-il fourré dans la gueule du loup ? Ne sait-il pas qu'ici ce n'est pas la France ? Mettre son nez dans les affaires de George, l'homme le plus puissant du pays, c'est signer son arrêt de mort ! Il faut que je le mette en garde contre le danger qu'il court. J'espère qu'il ne fera pas de bêtise avant notre rendez-vous. Mais que diable, ne sait-il pas que George a des yeux partout, qu'il contrôle la respiration de tout le monde... Et s'il apprend que je sors avec Lucien ? Déjà qu'il n'est pas souhaitable de l'avoir comme ami, à plus forte raison comme ennemi !

* * *

Lucien était en train de s'essuyer lorsqu'il entendit quelqu'un qui frappait à sa porte. Il prit son short posé sur le lit, mais il n'eut pas le temps de le mettre, la porte céda sous un coup violent. Il se retrouva en face de quatre malabars aux mines renfrognées et menaçantes :

– Nous sommes venus te chercher pour t'amener chez notre chef.

Et Lucien, ligoté et les yeux bandés, fut jeté dans un sac, comme un objet.

* * *

Le cœur de Lydia battait la chamade. N'est-il pas trop tard ? Se demandait-elle en faisant des va-et-vient qui montraient sa nervosité. Elle voulut appeler Lucien, mais pensa que son téléphone était sans doute sur écoute. Assise devant sa télévision, elle regarda sans le voir le générique du journal de vingt heures. D'habitude Lucien était ponctuel... Oh, mon Dieu, pensa-t-elle, faites qu'il ne lui arrive rien. Elle alla dans un télécentre et appela le numéro de Lucien, mais un répondeur lui dit que le numéro composé était hors réseau. Elle appela ensuite son hôtel, où on lui dit que Lucien n'était pas dans sa chambre et que celle-ci

était toute en désordre. Affolée, elle perdit connaissance. Quand elle se réveilla, elle était entourée par des badauds qui la ventilaient. On l'aida à se relever. Une certitude qui ne présageait rien de bon traversa son esprit : Lucien avait été enlevé par George. Elle appela sur le champ Connais Tout :

– Ton ami Lucien a disparu. Son téléphone ne répond plus. Je sais où il est, mais je ne peux rien dire.

– Ah, le patron a disparu... Mais comment on va faire ? Pourquoi toi peux pas aller là-bas ? Il faut appeler police et dire...

– Non ! Tu sais comment sont les choses avec George. Si je parle, il va le tuer rapidement... et moi aussi. Néanmoins, va voir le Commissaire Siida (vérité), c'est un homme que George n'a pas pu corrompre. Il pourra nous aider à libérer Lucien.

– OK.

* * *

Lucien fut conduit à la résidence de son Excellence George. Il fut battu par les sbires, surtout par Nettoyeur. Ensuite, il fut enfermé dans une maisonnette à l'allure de cachot où il était impossible de se coucher mais uniquement s'asseoir les pieds pliés. Lucien commençait à paniquer, une peur morbide paralysait ses muscles, son cerveau ne fonctionnait plus correctement. Il avait été bastonné si copieusement que tout son corps lui faisait mal et le moindre mouvement lui arrachait un hurlement. Il voyait défiler devant lui toute sa vie. Ce serait bête de mourir loin de ses amis et de ses parents se dit-il, surtout pour une affaire de ce genre. Il finit quand même par s'assoupir, car il n'en pouvait plus. L'interrogatoire commencerait le lendemain, quatrième jour de son arrivée au pays des hommes intègres.

* * *

Connais Tout fila chez le commissaire Siida :

– Commissaire, Lydia envoyé dire que Zorge a pris un blanc dans hôtel avec force. C'est ami de Lydia. Il faut faire quelque chose sinon on va toué lui.

– Calme toi Connais Tout... Mais dis-moi, toi qui connais tout, comment tu n'as pas vu venir l'enlèvement ?

– Commissaire, walai mon fétiche a trompé moi, sinon je vois quand malheur va venir, au nom de mes enfants !

– Hé ! Connais Tout, depuis quand as-tu des enfants ? Bon, rentre chez toi. Demain j'irai libérer ton ami... Si ce n'est trop pas tard : George est un homme puissant, que je cherche depuis longtemps à mettre sous les verrous, mais il est l'ami des politiciens, surtout du Prés.....

Lydia rejoignit le commissaire Siida juste après le départ de Connais Tout. Elle était en sanglots, inconsolable.

– Cette fois-ci, il faut que tu arrêtes George. Il a assez fait de mal : vente de drogue aux enfants dans le quartier, racket des commerçants, main mise sur les dolotières et les exploitants d'or, assassinats... Non, il faut que tout cela cesse !

– Ecoute, Lydia, il n'y pas de preuve formelle. Tout le monde parle, mais personne ne veut témoigner. Tu sais que je n'aurai pas un mandat de perquisition contre lui. Mais tant pis, je vais monter une équipe de choc et on va agir dans l'illégalité, à nos risques et périls.

– Sauve Lucien et tu auras les preuves contre ce fils de pute. Je suis convaincue que Lucien a découvert quelque chose car il voulait me parler de George. N'est-ce pas son coup de fil qui a mis la puce à l'oreille du salaud.

– OK, mais pour ce soir on va dormir... Demain, je te promets de sortir ton blanc des griffes du tigre.

* * *

La nuit fut longue pour Lucien. Il n'eut qu'un court sommeil car l'angoisse l'empêchait de respirer. Noooooonnnn ! Un cri jaillit du tréfonds de son être. Un cri de survie. Il en sait beaucoup sur George. Il a des preuves de son trafic de drogue et d'or. Heureusement que les preuves sont restées dans son hôtel. S'il pouvait entrer en contact avec Lydia, il saurait comment faire tomber l'homme le plus puissant et craint du pays. Mais comment faire, alors qu'il est enfermé et attend son exécution ? Mais non, pense-t-il, George est intelligent, il ne me tuera pas sans être certain que cela ne lui portera pas préjudice.

Il est six heures, George va voir son prisonnier :

– Alors c'est toi, le cinéaste journaliste qui met son nez dans mes affaires ? Qui t'envoie m'espionner ? Dis-le-moi si tu veux sortir d'ici vivant.

– Monsieur George, dit Lucien, vous me prenez pour qui ? Je sais que tes chiens de garde n’attendent qu’un ordre pour me tuer – n’est-ce pas Nettoyeur ? – mais tu ne m’impressionnes pas.

Lucien essayait de jouer au dur pour mystifier George mais, au fond de lui même, il suait d’angoisse.

– Ah tu veux jouer au héros avec moi !... Bougoum (ce nom signifie feu en langue mooré), prépare-le pour moi.

– Merci patron, je meurs d’envie de cuire ce fils de bâtard. Piment amène-moi le lacet. Tiga (Arbre, en langue mooré) déshabille notre nasara. Winem (Méchanceté, en langue mooré) attache-le sur la table.

Chacun exécuta l’ordre avec une rapidité déconcertante. Lucien commença à suffoquer. Jamais de sa vie il ne pensait endurer telle souffrance. Il ne s’agissait plus de savoir s’il était courageux ou pas, mais seulement s’il pourrait tenir le coup. Tout son corps lui faisait mal, ses habits maculés de sang se décollaient difficilement. Et voici que se préparait un festin de bastonnade. Ses pensées se tournèrent vers Lydia, son dernier espoir de se tirer de cet enfer. Mais Bougoum accomplissait sa mission en professionnel. Les cris et les gémissements de Lucien emplirent l’atmosphère quand du sel mélangé à du piment fut versé sur son corps. Sa résistance était brisée, il n’en pouvait plus, se mirait dans son propre sang dont sa bouche était pleine. Ce fût le moment que choisit le maître des lieux pour recommencer l’interrogatoire. Cette fois-ci, il était sûr d’avoir ce qu’il voulait car son prisonnier était sur le point de craquer. Nettoyeur observait la scène avec indifférence – les cris et les gémissements de sa proie ne lui faisaient ni chaud ni froid, la vie lui avait appris à résister depuis le jour où ses parents étaient morts dans cet accident de voiture... Une belle voiture noire avait percuté ses parents après avoir brûlé le feu et s’était enfuie, sans même ralentir... malheur au coupable, si elle le découvrait.

Mais comment pourrait-elle se douter que le coupable n’est pas loin, que le temps est proche où elle le saura ?

* * *

Lydia ne ferma pas l’œil de la nuit et accueillit le premier chant du coq avec soulagement. Le commissaire l’avait appelée vers deux heures du matin pour la rassurer : son équipe était prête à intervenir pour libérer Lucien. Le jour J était aujourd’hui. George allait apprendre que le monde n’est pas sa propriété ! Lydia était prête à prendre part à l’opération et

tout pouvait advenir car le commissaire allait prendre le risque de surprendre George avec un faux mandat de perquisition.

Le commissaire Siida arriva avec son équipe et accompagné de Connais Tout pour prendre Lydia. L'équipe du commissaire était en tenue de combat pour donner plus de légalité à son intervention. L'heure matinale était propice pour anticiper sur un transfert éventuel du prisonnier. Le cortège s'ébranla : direction Ouaga 2000. Il passa sous l'échangeur, où quelques passants regardèrent, surpris, ces hommes en tenue de combat : quelque chose d'important devait être arrivé ! L'allure du cortège augmenta, bientôt le monument des Héros pointa sa crête. Dans cinq minutes, ils seraient devant la résidence du tout puissant George.

* * *

George commença l'interrogatoire de Lucien qui n'en pouvait plus. Pour la première fois, il allait faire entorse à la déontologie journalistique et livrer ses sources afin que la torture cesse. Il était résigné à mourir. Mais au moment où il s'apprêtait à parler, le portail de la villa s'ouvrit brusquement et des hommes en tenue de combat firent irruption dans la maison. Les sbires de George n'eurent pas le temps de réagir et furent tous neutralisés, sauf Nettoyeur. Celle-ci braqua son arme sur le commissaire qu'elle détestait à mort. Dans son regard, on lisait sa détermination à l'abattre quitte à mourir après. C'est à ce moment que Lydia interpella Nettoyeur par son nom :

– Grâce !

Celle-ci tourna la tête : qui donc connaissait son vrai nom, en dehors du patron ?

– C'est moi, Lydia, qui t'appelle. Je sais qui est le responsable de la mort de tes parents. J'étais là quand l'accident a eu lieu.

Grâce, alias Nettoyeur, en resta hébétée. Quant à George, il ne revenait toujours pas de sa surprise : comment ce minable commissaire Siida, qu'il vouait à la mort, avait-il osé violer son domicile ? Il tenta de téléphoner.

– Ce n'est plus la peine, George, tu es arrivé en bout de course, dit le commissaire Siida. Dépose le téléphone ou je n'hésiterai pas à t'abattre.

Le commissaire savait que si George passait un seul coup de fil, leur opération secrète tombait à l'eau.

– Tu n’oseras pas m’abattre. Tu sais qui je suis et ce n’est pas un petit policier qui m’arrêtera.

– Essaie et tu verras.

George lut dans le regard du commissaire Siida la détermination. Pendant que les deux hommes se toisaient du regard, Lydia courut libérer Lucien.

– Mon amour tu es amoché, ne bouge pas. Reste couché le temps d’appeler une ambulance.

– Lydia, je croyais ne plus de revoir. Serre-moi dans tes bras. Que Dieu te bénisse. J’ai des preuves contre George...

– Ne parle pas mon chou, tu vas t’épuiser... J’ai eu si peur de te perdre.

Lydia transmet l’information au commissaire Siida qui, suivant les indications de Lucien découvrit les planques. Il y avait de tout : or, drogue, faux billets, caisses d’argent...

– Tu es foutu George, avec tout cela, personne n’osera dire qu’il te connaît... Allez, prenez des photos !

Lydia s’approcha de George et le toisa d’un regard foudroyant :

– George, te souviens-tu le jour où tu m’as violée ? Ce jour-là, j’ai juré que j’aurais ta peau... et l’heure de ma vengeance est arrivée. Grâce, continua-t-elle, c’est George le responsable de la mort de tes parents. J’étais là George, quand tu as brûlé le feu et percuté la voiture de ses parents. Tu n’as même pas daigné t’arrêter ! Et ton cynisme t’a conduit à adopter leur fille. Quel monstre tu es !

Grâce, alias Nettoyeur, braqua sans hésiter son arme sur son ancien maître et, sans la rapidité de réaction du commissaire, George serait passé de vie à trépas. Lui et ses sbires furent embarqués par les policiers, tandis qu’une ambulance venait chercher Lucien pour le conduire à la clinique Guéri Vite.

* * *

Les preuves contre George étaient accablantes. Il ne pourrait pas s’en sortir même avec l’aide de ses amis politiciens. La presse avait déjà été mise au courant de l’arrestation spectaculaire de Monsieur George et tout Ouagadougou ne parlait que de ça : Qui est l’audacieux qui a réussi à arrêter ce puissant de la République ? S’interrogeaient les gens, et la joie était manifeste sur tous les visages. Le commissaire Siida était devenu une vedette, tous les journalistes voulaient l’interviewer. Il raconta

comment l'arrestation de George avait été rendue possible grâce à son équipe, à Lydia, à Connais Tout et, surtout, grâce à Lucien Cerise, qui était malencontreusement tombé entre les griffes de ce malfrat.

– Mais, commissaire, George est un homme important et puissant, il a des protecteurs...

– Oui c'est vrai. Mais jusqu'à présent, aucun de ceux-ci ne s'est manifesté... Il y a un temps pour chacun, celui de George est terminé. Les preuves sont là. J'ai la déposition de Lucien, qui a été séquestré, de tous ses sbires et de certains membres de son réseau qui ont été arrêtés. Leurs aveux sont accablants. J'ai fait mon devoir... à la République de le juger.

Un tonnerre d'applaudissements suivit les déclarations du héros du jour.

* * *

Lucien fut vite rétabli car il reçut de bons soins à la clinique Guéri Vite. Il passa les deux derniers jours du FESPACO en compagnie de Lydia, savourant la vie à pleines dents car il a failli mourir. Grâce à Lydia, George ne fut bientôt qu'un mauvais souvenir.

Le jour de son départ, le vol de Royal Air Maroc partait à trois heures du matin. La séparation avec Lydia fut déchirante. La jeune fille ne cessait de pleurer car sa vie était maintenant liée à celle de Lucien dont elle était tombée follement amoureuse. Lucien la consolait en lui rappelant que, dans deux semaines, elle viendrait le rejoindre en France pour des vacances bien méritées. A l'aéroport, Connais Tout cachait ses larmes, le commissaire Siida et toute son équipe étaient là aussi, de même que Grâce – Oui, tenant compte de ce qu'elle avait souffert, le commissaire n'avait pas arrêté l'ex-Nettoyeur –, qui demanda pardon à Lucien et se jeta à son cou en versant des larmes.

L'heure de l'embarquement sonna, Lucien pénétra dans l'avion avec l'image de Lydia pleurant. Sitôt après le décollage, il tomba dans un sommeil profond, avec la joie de revoir sa dulcinée dans deux semaines. Lucien ne regrettait pas ce qui lui était arrivé lors du FESPACO, car il avait peut-être rencontré la femme de sa vie.

FIN

*Nouvelle de la classe de 2^{de} AB3 du Lycée technique Amilcar Cabral (Ouagadougou) /
Enseignant : Mr Barthélémy Tengodoko*

Lucien Cerise file un mauvais coton

Fatima est née au Burkina Faso, dans une famille d'agriculteurs. Ses parents l'ont toujours encouragée à étudier. A l'école d'abord, puis au lycée français de Ouagadougou. Ils ont travaillé dur pour payer ses études et Fatima est consciente que c'est une chance. Une chance que beaucoup d'autres, contraintes d'épouser un garçon du village, n'ont pas eue. Après avoir obtenu son diplôme d'agronome, une bourse lui permet de venir en France poursuivre ses études.

C'est ainsi qu'en septembre 2008, Fatima se retrouve à Paris, sur les bancs de la fac. Les premiers temps sont difficiles. La grande ville, la façon de vivre des français, tout ça est nouveau pour la jeune fille qui se sent bien seule dans cette jungle qu'est l'université. Mais Fatima sait ce qu'elle veut. Au bout de quelques mois, elle a réussi à se faire sa place et rejoint un groupe de militants écologistes. Elle lit énormément, se documente, participe à des séminaires, manifeste, se passionne pour la question des OGM, inquiète de voir la culture du coton transgénique expérimentée dans son pays natal. Elle a appris à aimer Paris, mais ses amis du village, surtout Moussa et Dimanche, lui manquent énormément. Aussi rêve-t-elle de partager sa vie entre la France et le Burkina Faso.

Au cours d'une manifestation, elle trébuche et se retrouve par terre. Un homme lui tend la main, l'aide à se relever, lui sourit :

– Je m'appelle Lucien Cerise... Ce n'est pas la première fois que je vous remarque dans ce genre d'endroit... On pourrait peut-être aller boire un verre et faire connaissance ?

– D'accord, mais après la manif.

– Bravo ! Vous êtes une militante pure et dure. J’admire les gens qui vont jusqu’au bout de leurs idées...

La manifestation s’achève dans le calme. Pas d’intervention de la police, pas d’arrestation. Fatima est soulagée. Quelques semaines auparavant, une manifestation sur les Champs Elysées avait très mal fini. Son amie Alice avait été interpellée et avait passé la nuit en garde à vue, plusieurs personnes avaient été blessées... Une brutalité ! Fatima avait été choquée. Lucien vient la tirer de ses pensées. Il la prend par le bras :

– Viens, allons dans ce bar, il est très agréable.

Fatima se tourne vers ses amis, leur fait un signe de la main. Lucien l’entraîne. Elle hésite un instant :

– Après tout, pense-t-elle, je ne le connais pas, ce type... Il pourrait avoir de mauvaises intentions... Je devrais peut-être partir en courant... Bah ! On verra bien.

Quelques minutes plus tard, ils entament une conversation animée. Fatima trouve Lucien charmant et au moment de se séparer lui propose de se revoir le lendemain, au même endroit.

Ainsi débute une longue amitié. Lucien et Fatima se retrouvent fréquemment dans toutes sortes d’endroits, parlent des heures et des heures. Fatima raconte sa jeunesse, sa famille, la vie au Burkina, les menaces sur l’environnement... Elle sait maintenant qu’elle peut compter sur Lucien et, un jour, elle confie à son ami qu’elle enquête sur une histoire d’OGM :

– Un truc pas clair du tout... Faut que j’aie voir ça de plus près, ajoute-t-elle avant d’annoncer son intention d’aller passer quelques semaines à Ouagadougou.

* * *

C’est l’hiver quand Fatima monte dans l’avion. Il fait 37°C quand, six heures plus tard, elle débarque au Burkina Faso. Sans perdre de temps, elle se rend dans son village natal, où elle pense commencer son enquête. Tant d’années qu’elle n’y a pas remis les pieds ! Tout a bien changé, le village s’est agrandi, de nouvelles habitations ont été construites, les champs de coton se sont beaucoup étendus. Elle rencontre un agriculteur, l’interroge, le questionne sur la production annuelle de coton... Au bout d’un moment, l’homme se tait, regarde longuement Fatima dans les

yeux, lui demande brusquement s'il peut lui faire confiance. La jeune fille jure que tout ce qu'il dira restera entre eux.

– Le coton transgénique est en train de contaminer toutes les autres variétés de coton, explique l'agriculteur, mais les autorités du village se laissent corrompre par les compagnies qui commercialisent les semences OGM, le gouvernement ferme les yeux et encaisse les pots de vin, quant à ceux qui protestent, ils sont emprisonnés, menacés ou chassés de leurs terres.

Bouleversée, Fatima décide de ne pas rester les bras croisés et, pour commencer, d'appeler à l'aide son ami Lucien Cerise.

– Allo... Lucien ?

– Fatima ! Comment vas-tu ?

– Bien... Mais je dois te parler de quelque chose d'important...

– Je t'écoute...

Fatima raconte alors sa conversation avec le paysan.

– Voilà, conclut-elle, tu es journaliste, très impliqué sur la question des OGM, que dirais-tu d'un reportage au Burkina Faso ? Un article bien documenté pourrait peut-être faire réagir... au moins les écologistes français.

– Mouais... C'est risqué, tu sais.

– On va quand même pas laisser faire ça sans réagir ! T'es journaliste. C'est ton boulot de mettre au courant la population sur les aberrations de notre monde.

– Evidemment, vu sous cet angle... Et comme tu prêches un convaincu, j'attends tes ordres.

– Le mieux serait que tu me rejoignes au village. Tu as l'expérience, j'ai les contacts : à deux l'enquête sera plus efficace.

– Bien, je prends le premier vol pour Ouaga.

* * *

Passeport, vaccin contre la fièvre jaune, l'hépatite B, Lucien est à jour. Un coup de fil aux copains pour les prévenir de son départ imminent, et un saut chez Maman.

– Tu es prudent, hein, Lulu... Tu ne te fourres pas dans de drôles d'histoires, comme la dernière fois. Tu manges correctement, tu...

– Oui, maman, t'en fais pas.

Et il file.

Après un repas pris sur le pouce, Lucien rentre chez lui à vélo – on est soucieux de l'environnement ou pas ! Il sort de son armoire sa vieille valise de baroudeur, son amie de toujours, celle qui l'accompagne dans tous ses périples. Elle est grande, en cuir marron, sent l'aventure et, malgré son aspect rêche, est très douce au toucher. Sa couleur s'est ternie au fil des ans mais elle a toujours de l'allure. Lucien la regarde, rêveur, songeant à ce qui l'attend. Il l'ouvre, y met quelques vêtements légers, son appareil photo numérique, un carnet, sa trousse de toilette, un nécessaire de premiers secours et un guide du Burkina Faso. Il y glisse aussi une photo – lui et sa femme –, fait la moue en se regardant, trouve qu'il a changé.

Pourtant, Lucien est toujours très mince. Il est bronzé, a les yeux verts, des cheveux bruns qui bouclent sur ses tempes, une barbe de trois jours. A presque trente-trois ans, il est séduisant mais, depuis la mort de sa femme, il est devenu solitaire.

Elle aussi était journaliste. Elle a été tuée pendant un reportage à Bagdad. Il y a cinq ans maintenant, mais Lucien ne s'en est jamais complètement remis. Depuis, il a voyagé au Mali, en Thaïlande, en Israël, en Inde, aux Etats-Unis, en Australie, en Tunisie, en Islande, en Serbie et en Russie. De chacun de ses voyages, il ramène un souvenir. Son objet favori est un boomerang aborigène, sculpté et coloré. Il lui a été offert par le chef d'un village qu'il a sauvé, c'était lors de sa première mission. Pour terminer son portrait, disons que Lucien est très courageux, amateur de cuisines exotiques – de la chinoise à la mexicaine en passant par la roumaine – et qu'il dessine pour se détendre.

Le lendemain, à dix-neuf heures tapantes, le taxi qu'il a commandé klaxonne devant sa porte. Lucien y grimpe, claque la portière. La voiture démarre en trombe. Un peu trop vite au goût de notre héros... et de la police, qui arrête le véhicule juste avant qu'il s'engage sur l'autoroute. Manque de bol, l'alcootest du chauffeur est positif et un contrôle plus poussé montre que ses narines sont farcies de poudre blanche. Lucien fait un rapide calcul : il lui reste exactement une heure vingt-six minutes avant l'embarquement et le trajet en RER dure une heure sept minutes. Pas de temps à perdre ! Enfin arrivé à l'aéroport, il a la malheureuse idée de prendre l'ascenseur, qui se coince entre deux étages, toutes lumières éteintes. Lucien perd encore quinze minutes. Vingt-deux heures zéro quatre, l'avion décolle. Le passager Lucien Cerise est à bord. Ouf !

Arrivé à l'aéroport de Ouagadougou, notre journaliste attend Fatima devant le kiosque à journaux situé à coté du restaurant Le Terminus – c'est ce qu'ils avaient convenu au téléphone. Une heure s'écoule et toujours pas de Fatima. Lucien s'impatiente, mais il n'y a rien d'alarmant dans ce retard, car Fatima n'est jamais à l'heure. Il s'assied à la terrasse du restaurant, commande un lait de chèvre accompagné d'un *sango* piquant. Il sirote son lait en rêvassant lorsqu'un grand baraqué le ramène à la réalité :

– *Né yibéogo*, vous êtes Lucien ?

– Oui, pourquoi ?

– Je suis Big Ben, un ami de Fatima. Nous nous connaissons depuis très longtemps et travaillons pour la même association écologiste. Elle a eu un empêchement de dernière minute et m'a demandé de venir te chercher et de te ramener chez elle.

– Bon, allons-y.

Mais en se baissant pour ramasser sa valise, Lucien se rend compte qu'elle a disparu. Il regarde de tous côtés, affolé.

– Un problème ? demande Big Ben.

– On a piqué ma valise.

– T'inquiète pas, je connais personnellement le directeur de l'aéroport... Je vais régler ça.

Deux minutes plus tard, Big Ben réapparaît, la valise de Lucien à la main.

– Tu l'avais laissée traîner près du kiosque à journaux, explique-t-il à un Lucien dubitatif, ils l'ont ramassée par précaution... Allez, assez perdu de temps, en route !

Big Ben entraîne Lucien vers une vieille camionnette Peugeot dont les sièges sont très abîmés. De nombreux petits grigris pendent au rétroviseur intérieur et, au milieu du tableau de bord, est accrochée une vieille photo de famille. Lucien fait la grimace, mais il n'a pas le choix : Big Ben est son seul contact à Ouagadougou.

– Fatima ne sera pas de retour avant ce soir, explique Big Ben en conduisant, je pourrais en profiter pour te faire visiter la ville.

Lucien acquiesce. Big Ben l'emmène d'abord au palais impérial. On ne voit pas grand-chose, à part des murailles et des arbres, mais Big Ben évoque avec fierté la grandeur de l'empire Mossi et félicite Lucien

pour sa connaissance de l'histoire de son pays. Devant le domicile du président Blaise Compaoré, où des gardes sont en faction, le Français demande s'il existe un monument à la gloire de Thomas Sankara, le président précédent, mais son guide élude la question, préférant revenir à ses commentaires touristico-historiques. Les deux hommes se rendent ensuite au marché Rood Woko, qui vient à peine de rouvrir. Des groupes d'enfants entourent Lucien, quémangent une pièce.

– La prochaine fois, dit Lucien. Si je commence à donner à l'un, faudra donner à tous, grommelle-t-il.

Il achète quand même quelques cadeaux pour ses amis et sa famille, notamment un boubou très coloré pour sa mère.

Midi approche et la chaleur devient de plus en plus forte. Big Ben propose d'aller déjeuner dans un restaurant où l'on sert des plats traditionnels. Ils commandent du tô, le plat national, une sorte de pâte à base de farine de mil ou de maïs. Tout en mangeant, ils parlent de Fatima, de ce qu'elle fait en France, de ses études... Le déjeuner terminé, ils se rendent au parc urbain Bangr-Weoogo et s'accordent une sieste réparatrice. Puis Big Ben emmène Lucien au Jardin de l'Amitié et, pendant qu'ils s'y promènent, Lucien apprend tout ce qu'il faut savoir sur ce symbole de l'amitié franco-burkinabé et sur le jumelage de Ouagadougou avec la ville de Loudun. Ils ont même la chance de tomber sur un concert improvisé de musiciens et chanteurs locaux :

– Zedess et Bil Aka Kora, lui souffle Big Ben.

Celui-ci se révèle finalement un compagnon attentif et curieux, s'intéresse à Lucien, aux raisons qui l'ont conduit à devenir journaliste, aux sujets sur lesquels il travaille actuellement, à son intérêt pour le Burkina. Ainsi, de visites en bavardages, l'après-midi passe vite, et le soir tombe quand ils arrivent chez Fatima.

La jeune écologiste habite un de ces appartements colorés, tout ce qui a de plus commun au Burkina Faso. A l'étage, deux portes se font face. Big Ben toque à l'une d'elles... Rien. Lucien colle l'oreille à la porte : pas un bruit, pas une souris ne couine. Personne.

– Fatima... Lucien insiste : Fatima !

– Laisse, elle n'est pas là, ça ne sert à rien. Elle doit encore être en train de vadrouiller je ne sais où... C'est bien son genre !

– Tu crois ? demande Lucien, sceptique. Vadrouiller d'accord, mais poser un lapin n'est pas dans ses habitudes. Elle ne m'a jamais fait un coup pareil.

Il jette un coup d'œil à la porte d'en face. C'est là qu'habite Dimanche, une amie dont Fatima lui a déjà parlé – très sympa, mais curieuse et un peu commère sur les bords. On entend des bruits à l'intérieur.

– La voisine ? suggère Lucien.

– On peut toujours essayer, admet Big Ben en toquant à la seconde porte.

Mais, bizarrement, il ne semble pas très enthousiaste. La porte s'ouvre pourtant et une femme apparaît :

– C'est à quel sujet ?

– Je suis Lucien Cerise; un ami de Fatima. Vous êtes Dimanche, je suppose ?

La femme toise les deux hommes, comme si elle voulait imprimer leur visage dans son cerveau, c'est un peu embarrassant.

– Euh... oui, reconnaît-elle au bout d'un moment, c'est bien moi. Mais j'ai été très occupée ces jours-ci et je n'ai pas vu Fatima depuis un moment.

Big Ben fronce les sourcils et demande :

– Cela vous a-t-il inquiété ? Etes-vous entrée chez elle ?

La maladresse du colosse choque Dimanche. Lucien essaie de rattraper le tir, explique qu'il est inquiet, lui demande de leur ouvrir la porte de sa voisine :

– Fatima m'a dit que vous aviez les clés l'une de l'autre, insiste-t-il.

– Hum... d'accord, soupire Dimanche en sortant un trousseau de clés. J'espère que je peux vous faire confiance et que Fatima ne m'en voudra pas !

– Merci, dit Lucien, nous serons quand même mieux que sur le palier pour attendre Fatima.

– Bon, je vous laisse... Claquez la porte quand vous partez... Et ne vous en faites pas pour Fatima, elle est coriace et débrouillarde.

La décoration de l'appartement porte la griffe de Fatima : à peine quelques cadres accrochés par-ci par-là et, partout, des coupures de presse, aussi bien de journaux français que burkinabé.

Big Ben furète à droite et à gauche.

– Qu'est-ce que tu cherches ? demande Lucien. Tu me fatigues à t'agiter comme ça, assieds-toi et attendons-la tranquillement.

Mais le costaud ne l'écoute pas. Lucien se lève à son tour, va vers le bureau en désordre. Des crayons, des stylos, des feuilles, des livres, des revues, un agenda ouvert à la page d'aujourd'hui. Machinalement, Lu-

cien y jette un œil, se reproche aussitôt cette indiscretion, mais ne peut empêcher son regard d'être attiré par deux notes griffonnées d'une main maladroite : « RDV Moussa » et « Lulu aéroport, prévenir Big Ben ».

– Dis donc Big Ben, Moussa, tu connais ?

– Non, pourquoi ?

– Parce que c'est sans doute la raison de son absence à l'aéroport ce matin, dit Lucien en montrant l'agenda.

– Bon, voilà une première explication... Puis-je rentrer chez moi maintenant ?

– Bien sûr, mais avant, je pense que nous devrions retourner voir Dimanche. Elle connaît très bien Fatima, elle connaîtra peut-être Moussa.

– Mmh... Ouais, t'as peut-être raison, concède Big Ben qui s'impatiente.

Ils traversent le couloir, frappent à la porte :

– Oui ? demande Dimanche.

– Encore une question : Moussa, vous connaissez ?

– C'est un ami d'enfance de Fatima, ils sont du même village. Moussa est agronome également. En ce moment, il travaille dans son village natal.

– Où se trouve ce village ? demande Lucien. J'irais demain... si Fatima ne rentre pas d'ici là.

– Koho est un village situé à quelques kilomètres de Houndé, sur la route qui mène à Bobo-Dioulasso. Il faut prendre les bus qui font la ligne Ouaga-Bobo, il y en a plusieurs par jour.

– OK, et merci pour votre aide,

Lucien passe la nuit chez Fatima, mais il ne parvient pas à trouver le sommeil et des questions sans réponse se bousculent dans son esprit.

– Qu'est-ce qui se cache derrière ce rendez-vous de dernière minute ?

A deux heures du matin, n'ayant toujours pas fermé l'œil, il décide de passer l'appartement au peigne fin, à la recherche d'indices expliquant la disparition mystérieuse de Fatima. En vain. Il finit quand même par s'endormir dans un fauteuil, l'agenda de Fatima posé sur ses genoux, mais se réveille en sursaut aux premières lueurs de l'aube.

– Il faut que j'aille à sa recherche, décide-t-il en avalant un bol de café noir.

Quand Big Ben arrive, Lucien, bouillant d'impatience, lui annonce son intention de rencontrer Moussa. Le colosse tente bien de l'en dissuader et de le tranquilliser mais, devant l'obstination de Lucien, il finit par s'incliner et, tout en s'excusant de ne pouvoir partir avec lui, accepte de l'accompagner jusqu'à la gare routière.

– Tu verras, dit Big Ben au moment de mettre Lucien dans le bus, Koho est un petit village traditionnel, très calme, rien à voir avec Ouaga... Tiens, ajoute-t-il j'ai noté l'itinéraire sur ce papier, fais attention de ne pas te tromper d'arrêt. Allez, bon courage mon ami.

L'ambiance du bus est bon enfant. Une femme donne le sein à son nourrisson, des enfants jouent sur les banquettes défoncées, un passager chante, d'autres reprennent en chœur. Un vieux paysan mastique une sorte de plante et dévisage Lucien avec curiosité. Mais le journaliste, songeur, n'a que Fatima en tête :

– Nous nous entendons tellement bien elle et moi, pense-t-il, je n'aurais jamais cru pouvoir nouer une amitié aussi forte.

Soudain, le bus s'arrête. Une panne ! Il va falloir des heures pour réparer. Le passager qui était assis à côté de Lucien propose alors à celui-ci de continuer à pied jusqu'à Koho :

– Ce n'est pas très loin...

L'homme s'appelle Seydou. En chemin, il explique à Lucien que, bien qu'habitant en ville, il est originaire de Koho et que la plupart des champs de coton qui s'étendent autour d'eux lui appartiennent. Comme Lucien s'étonne que quelqu'un possédant des centaines d'hectares ait cette apparence modeste, son compagnon lui explique que la SOFITEX, la compagnie cotonnière qui achète leur récolte, impose ses prix, très bas même si les cours internationaux du coton sont à la hausse.

– Et quand j'ai fini de rembourser, à la même SOFITEX, les crédits accordés pour l'achat des semences, des pesticides et des engrais, il ne me reste plus grand-chose pour faire vivre ma femme et mes six enfants.

A l'entrée de Koho, nous croisons des enfants qui s'amuse avec de petites boîtes de conserve.

– Ils sont heureux de vivre, pense Lucien.

Comme la marche et la chaleur lui ont donné soif, il entre « Chez Momo », le premier maquis qui se présente. Il y a peu de monde à l'inté-

rieur : quelques ouvriers agricoles attablés devant leur bière, une vieille dame qui profite de la relative fraîcheur dispensée par les ventilateurs, un groupe d'enfants qui jouent au baby-foot grimpés sur des casiers à bouteilles renversés.

– Bienvenue chez Moktar, lance le patron en adressant un grand sourire au visiteur.

Lucien commande un thé glacé, la conversation s'engage. Ravi d'avoir un auditeur attentif, Moktar raconte une série d'anecdotes, confirme que le coton est la principale activité du village et ne se fait pas prier pour indiquer où trouver Moussa :

– Au garage, là, au bord du goudron...

Lucien Cerise remercie, règle sa consommation et sort.

– Moussa ? interroge Lucien.

– Moussa ! crie le garagiste.

– Oui ? demande l'intéressé.

Lucien se présente, explique le motif de sa visite, parle de l'agenda de Fatima, du rendez-vous qui y était noté...

– Un rendez-vous ? Avec moi ? Mais je n'ai pas vu Fatima depuis une semaine... Depuis mon dernier passage à Ouaga, exactement.

– Pourtant, son agenda... Regardez...

Moussa prend l'agenda que lui tend Lucien, l'observe attentivement. Son visage devient soucieux et il déclare :

– Ce n'est pas l'écriture de Fatima !

– Quoi ?!

Lucien n'en revient pas.

– Mais alors...

Il se creuse la tête et, brusquement :

– Cette écriture...

Il tire de sa poche le papier sur lequel Big Ben a noté l'itinéraire du bus.

– Bon sang !

La même écriture maladroite, facilement reconnaissable.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– La réponse n'est pas ici, déclare Moussa, mais à Ouagadougou. Allez, en route ! Je t'accompagne. Il faut retrouver ce Big Ben... peut-être nous conduira-t-il jusqu'à Fatima.

* * *

Au moment même où Lucien découvre la supercherie, Big Ben rejoint ses complices Fat Mama et Jolie Mort. Mais qui sont donc ces trois individus peu recommandables ? Voyou aux gros muscles et au cerveau en tête d'épingle, Big Ben est l'exécuteur de toutes sortes de sales besognes pour le compte de truands ou de politiciens véreux. C'est au cours d'une de ces sinistres missions qu'il a rencontré Fat Mama. Celle-ci est d'une laideur effroyable, avec une grosse verrue verte sur le nez qui la fait ressembler à un crapaud. Mais l'amour est aveugle, et le mastard tombe follement amoureux du batracien... qui est par ailleurs doué d'une intelligence peu commune. Jolie Mort, dernier élément du trio infernal, est la sœur de Fat Mama. Aussi somptueusement belle que sa frangine est repoussante, elle n'hésite pas à user de ses charmes pour attirer les hommes dans les pièges diaboliques que concocte le cerveau de la bande.

Il y a quelques semaines, quand Fatima, de retour dans son village natal, commence à s'intéresser de trop près à la face cachée de l'industrie cotonnière et à ses rapport avec l'expansion des cultures OGM, des gens haut placés s'inquiètent. Et la lettre, envoyée par la jeune militante écologiste au ministre de l'environnement, met le feu aux poudres. « Monsieur le Ministre, écrit Fatima, l'investigation menée à l'initiative des groupes écologistes du Burkina Faso dans le village de Koho nous conduit à penser que des pressions sont exercées sur les agriculteurs pour les forcer à planter, en toute illégalité, des variétés de coton transgénique. Des autorités locales et des membres influents de l'administration couvriraient ces agissements. Par ce courrier, nous souhaitons que vous interveniez pour mettre fin à ces pratiques dangereuses pour l'environnement et la population. »

– Débrouillez-vous pour faire taire cette fille, ordonne alors au trio infernal un puissant personnage qui tient à rester anonyme et précise : bien entendu, je ne suis au courant de rien et je ne vous ai jamais vus.

Adeptes des solutions radicales, Fat Mama décide d'enlever et de séquestrer Fatima. L'opération est rondement menée. Une nuit, dans une rue déserte que Fatima doit emprunter pour rentrer chez elle, deux silhouettes se jettent sur la jeune fille, la poussent dans une voiture et, tandis que le véhicule démarre en trombe, pressent sur son visage un tampon imbibé de chloroforme. Enfermée dans l'arrière boutique d'un magasin d'artisanat tenu par Fat Mama – qui n'est bien sûr qu'une cou-

verture à ses activités criminelles –, Fatima est ligotée et confiée à la garde de Big Ben.

Mais cela fait maintenant deux semaines que la jeune militante est séquestrée, et ses ravisseurs commencent à se demander ce qu'ils vont en faire. D'autant que l'arrivée inopinée de Lucien Cerise n'arrange pas leurs affaires. Pour Fatima en revanche, qui est parvenue à tirer les vers du nez de cet abruti de Big Ben, la nouvelle lui redonne espoir.

– Il est parti, annonce Big Ben qui vient de mettre Lucien Cerise dans le bus à destination de Koho.

– Mais il ne tardera pas à revenir, pronostique Jolie Mort.

– Quoi qu'il en soit, décide Fat Mama, nous n'allons pas nourrir indéfiniment cette pimbêche... qui a déjà essayé plusieurs fois de s'évader.

– Alors on fait quoi ? demande la tonne de muscle.

– On règle le problème une bonne fois pour toutes, répondent à l'unisson Fat Mama et Jolie Mort, dont les yeux magnifiques prennent un éclat cruel.

* * *

Sur le trajet de retour, Moussa et Lucien écoutent du hip hop burkinabè à plein volume, tandis que la vieille Super 5 rouge file à fond la caisse. A peine arrivés à Ouaga, ils foncent à l'appartement de Dimanche... Peut-être aura-t-elle des nouvelles de Fatima ? Hélas, Dimanche n'a toujours pas revu son amie. Rassurée par la présence de Moussa, qu'elle connaît bien, elle fait entrer ses visiteurs, puis s'éclipse un moment dans sa chambre et revient avec un épais carnet de notes qu'elle tend à Lucien :

– C'est à Fatima. Elle me l'avait confié au cas où il lui arriverait quelque chose... Je ne te l'ai pas donné la dernière fois, s'excuse-t-elle auprès de Lucien, car l'autre King Kong ne m'inspirait pas confiance.

– Et tu avais bien raison, dit Lucien. Ecoutez ça – il lit – : « *Depuis quelques jours, j'ai l'impression d'être suivie chaque fois que je sors de chez moi. J'ai remarqué d'abord cette Mercedes noire, toujours stationnée à proximité de chez moi, avec des gens à l'intérieur. Malheureusement, je n'arrive pas à distinguer les occupants...* »

Lucien feuillette le carnet, reprend sa lecture un peu plus loin :

– « *Aujourd’hui, je suis quand même arrivée à voir l’un des types qui me filent. Il était descendu de la Mercedes pour acheter une bouteille d’eau juste au moment où je sortais de chez moi pour acheter le Journal du Jeudi. C’est une sorte de géant aux allures de mafioso...* » et un peu plus loin : « *Il y a aussi une femme, superbe, pantalon rouge moulant, ceinture à grosse boucle dorée portant les initiales JM, lunettes Dior... ou imitation...* »

– Big Ben ! s’écrie Dimanche.

– Bien sûr, surenchérit Lucien, et s’il est venu me chercher à l’aéroport, c’est pour gagner du temps et me lancer sur une fausse piste. Il faut retrouver cette maudite Mercedes et ses occupants, et vite !

– Ça ne doit pas être impossible, intervient Moussa, Ouaga est une ville où tout se sait... et notre olibrius ne passe pas inaperçu.

Mais une surprise de taille les attend : en passant devant le kiosque d’un marchand de journaux, ils découvrent, stupéfaits, que la sale gueule de Big Ben est à la une de tous les quotidiens. Le bandit, qui était recherché depuis longtemps, vient de se faire pincer pour une peccadille et se trouve actuellement détenu à la prison centrale.

– Il finira bien par cracher le morceau, grommelle Lucien, tandis que Moussa appuie sur le champignon.

Ils ne tardent pas à arriver à la maison d’arrêt. Sur le parking, ils remarquent une Mercedes noire.

– Serait-il possible que...

– On verra ça plus tard !

Lucien entraîne Moussa vers le guichet d’entrée où les deux amis se présentent et demandent à parler au prisonnier.

– Faudra patienter, leur répond le gardien de service, on n’accepte qu’une personne à la fois au parloir et une femme s’y trouve actuellement.

Quelques instants plus tard, une apparition les cloue sur place :

– Quel canon ! souffle Moussa.

La femme ne leur accorde qu’un bref regard, avant que ses yeux disparaissent derrière les verres opaques de lunettes Dior...

– Ou imitation, murmure Lucien.

– Et t’as vu la boucle de sa ceinture ? fait remarquer Moussa.

– Ouais, suivons-la.

La fille roule vite. Le trajet dure environ une demi-heure, puis la Mercedes stationne devant un magasin d'artisanat pour touristes. Moussa gare sa voiture un peu plus loin.

– On risque d'avoir besoin d'un coup de main, dit Moussa en sortant son portable et en composant le numéro de l'association écologiste.

Il parle un moment puis se tourne vers Lucien :

– Les renforts seront là dans cinq minutes.

Alors qu'ils patientent, assis dans la voiture, Lucien et Moussa voient la fille de rêve, accompagnée d'un abominable crapaud ressortir du magasin, en fermer la porte et se diriger vers la Mercedes.

– C'est l'occasion ou jamais, décide Lucien, allons-y !

Ils contournent le bâtiment, pénètrent dans l'arrière boutique. Une porte, fermée à clé, leur résiste un moment, mais ils parviennent à forcer la serrure. De l'autre côté, Fatima, bâillonnée et ligotée sur une chaise, écarquille les yeux. Il ne leur faut pas longtemps pour la délivrer et la jeune fille se jette dans les bras de Lucien.

– Faut pas s'éterniser, leur rappelle Moussa en les tirant vers la sortie.

Au moment où ils arrivent à la voiture de Moussa, nos héros sont rejoints par les militants écologistes venus leur prêter main-forte. Tous ensemble, ils accompagnent Fatima qui va porter plainte pour séquestration. Pendant le trajet, elle leur raconte qu'elle a constitué un dossier inattaquable concernant « l'affaire des OGM ».

– Il y a des preuves irréfutables, des témoignages... Même si ça ne lui plaît pas, le gouvernement ne pourra pas faire autrement que d'ouvrir une enquête.

Quelques jours plus tard, alors que le scandale du coton transgénique fait la une des journaux, Lucien s'appête à rentrer en France.

– Alors tu rentres... c'est bien sûr ? insiste Fatima.

– Eh oui, répond Lucien, d'autres aventures m'attendent.

Et à peine installé dans l'avion :

– Quelle sera ma prochaine destination ? se demande-t-il.

FIN

*Nouvelle de la classe de 1^{ère} ES1 du Lycée Raymond Queneau (Villeneuve d'Ascq /
Enseignants : Mme Noëlle Célerier, MM Fabrice Danon et Serge Reliant*

Rebonds au Burkina

Délogé de son perchoir par un oreiller rageusement catapulté par un bras qui venait de surgir d'une moustiquaire d'un blanc douteux, le réveil s'abattit piteusement sur le sol recouvert d'une natte maculée de taches d'origines diverses. Dès qu'il toucha terre, il laissa échapper une dernière sonnerie de protestation. Une plainte lamentable lui fit écho et une tête émergea péniblement des draps souillés. Deux yeux hésitants portèrent, sur la chambre, un regard curieux. Une voix éraillée s'éleva :

– Bon sang ...Qu'est-ce que je fiche ici ?

L'esprit embrumé par l'alcool et la bouche pâteuse, Lucien Cerise réussit à s'extraire des draps qu'il avait entortillés autour de lui. Après s'être battu avec la moustiquaire qui rendit l'âme dans un bruit déchirant, il parvint à s'asseoir.

Alors, dans la position d'un homme accablé par un problème insurmontable, les mains soutenant une tête où résonnaient des centaines de cloches, il ferma les yeux. Des images horribles se télescopaient dans son pauvre crâne : masques énormes de buffles et de phacochères, amas inquiétants de feuilles fraîches surmontés d'un cimier en forme de disque solaire, visages énigmatiques et dangereux le menaçant de flagelles... Tout ce petit monde se livrait à des prouesses d'équilibre, et gesticulait sous un soleil de plomb, des grigris apparaissaient et disparaissaient à une vitesse effrayante, des femmes aux scarifications impressionnantes le fixaient, les yeux exorbités, la bouche largement ouverte, tout en poussant des hurlements épouvantables. Lucien dodelinait de la tête et se massait les tempes. Qu'avait-il absorbé pour être dans un état pareil ? Pourquoi une telle cacophonie de percussions ? Il

entendait les sons envoûtants des djembés, les pleurs des bendrés qui accompagnaient les funérailles, les variations de tonalités du lounga et les coups de bâton sur la peau du doundoumba. Toutes ces sonorités s'entrechoquaient sur des rythmes de plus en plus sauvages. Sa tête allait exploser ! Soudain, le visage de sa mère remplaça les faces grimaçantes. Une voix tendre déclara :

– Lulu, c'est maman ... Je sais que tu pars en Afrique... As-tu fait tes vaccins ? N'oublie pas tes médicaments... Evite les ennuis cette fois et reviens-moi en pleine forme. Je t'embrasse.

Ce rappel à l'ordre maternel dissipa les brumes des visions cauchemardesques qui le hantaient. Bien sûr, sa mère n'était pas là, mais les paroles échangées lors de leur dernière conversation l'avaient ramené à la réalité. Il se souvenait enfin de l'endroit où il se trouvait et de la raison pour laquelle il y était : Mathilde, une de ses relations, avait appris qu'il devait se rendre au Burkina Faso pour couvrir le FESPACO, manifestation sur la production cinématographique africaine. Elle l'avait pratiquement supplié de retrouver son frère qui avait quitté le clan familial pour rejoindre une bande de désœuvrés qui se livraient à des exactions à Ouagadougou. En véritable chevalier des temps modernes, Lucien avait accepté la mission. Il est vrai que la jeune femme lui avait communiqué tous les renseignements nécessaires pour situer le jeune galopin. Cela ne devrait lui prendre que quelques heures – C'est du moins ce qu'il pensait... De plus, comment un baroudeur tel que lui aurait-il eu le cœur de refuser ce petit service à cette magnifique africaine qui le contemplait les yeux pleins d'espoir ?

Critique gastronomique pour le magazine Papilles Rebelles, Lucien adorait le cinéma et, pour une fois, il conjugait ses deux passions : un bon film et un bon repas. Quoi de plus excitant ? C'était parfait, sauf... l'avion ! Lucien Cerise, malgré ses nombreux voyages, détestait les décollages. Il trouvait insupportable l'impression d'être plaqué contre son siège et les bourdonnements qui agressaient douloureusement ses oreilles. Comme d'habitude, il avait avalé des cachets pour se décontracter et plonger dans une béatitude salvatrice.

Lorsque l'avion survola enfin Ouagadougou, il découvrit une ville qui s'était encore étendue. Certes, il connaissait cette capitale du « Pays des hommes intègres » pour y avoir séjourné quand il était étudiant mais,

cette fois encore, il fut ébloui. Dans le centre ville, quelques bâtiments à plusieurs étages s'élançaient vers le ciel sans nuages alors que, partout ailleurs, les cours populeuses construites sur le modèle des concessions traditionnelles et les maisons de plain-pied occupaient l'espace. Il devinait que le pouls de cette cité battait encore jour et nuit et que la vie était toujours aussi trépidante que dans sa jeunesse. Aucun bidonville, fait exceptionnel en Afrique, ne défigurait le paysage urbain. Il avait l'impression de revenir chez des cousins qu'il avait quittés la veille.

D'un pas léger, il descendit la passerelle de l'avion, trébucha et s'aplatit sur la terre battue. Ça commençait bien ! Peu superstitieux de nature, Lucien aimait le mystère mais on aurait dit que le sort s'acharnait sur lui. Déjà, avant le départ, il avait obtenu avec difficulté son nouveau passeport – l'ancien, on le lui avait subtilisé au retour du Cameroun –, sa mère et Mathilde lui avaient répété les précautions d'usage à de multiples occasions – comme s'il n'avait jamais voyagé – et un inconnu lui avait envoyé une carte du pays recouverte de croix rouges – un canular sans doute... Contrarié par cette arrivée peu discrète, Lucien se releva lentement et un parfum de bougainvillée à fleurs blanches l'enveloppa avec sensualité. Il écarquilla les yeux, pivota sur lui-même et un sourire éclatant se dessina sur son visage fatigué par des heures de transport aérien :

– Bonjour Amina. Comment vas-tu ?

– Lucien, tu ne m'as pas oubliée ? Pourtant, j'ai changé. Maintenant, je suis mariée à Amadou. Tu te souviens d'Amadou ? Vous organisiez des concours de plats exotiques et j'étais obligée de goûter vos créations pour désigner la meilleure recette. C'est ce qui explique ma prise de poids !

– Tu cherches vraiment les compliments ! Tu es merveilleuse dans ce boubou ! Amadou a beaucoup de chance de t'avoir épousée. J'ai su que vous étiez faits l'un pour l'autre avant que vous ne vous en rendiez compte.

– Tu sais bien que rien n'aurait été possible si nos familles n'avaient pas accepté notre union, et si Amadou n'avait pas versé une dot substantielle.

– Oui, c'est vrai. Cependant, il n'est ni polygame, ni coureur de jupons. Tu as trouvé le bon numéro.

– J'en suis consciente. Sa famille m'a accueillie avec joie et, quand il n'est pas là, les hommes de sa parenté m'apportent soutien, conseil et

assistance. J'ai deux merveilleux enfants à qui je tente de transmettre les traditions et que je prépare à affronter le monde moderne.

– Cela ne doit pas être simple.

– Non, mais c'est possible avec de la patience et de la diplomatie ! Ainsi, je leur ai évité des cicatrices ethniques trop visibles et des mariages arrangés.

– Tu as dû te bagarrer bec et ongles.

– Oui, et je recommencerai s'il le fallait. Mais, arrêtons de parler, Amadou nous attend dans le 4X4 de l'entreprise.

– Il a donc créé une société ?

– Non, il travaille pour une organisation internationale. Ils lui ont prêté le véhicule lorsqu'ils ont su que tu venais.

Sur ces derniers commentaires, Amina entraîna Lucien vers la sortie de l'aéroport.

Passer d'une atmosphère climatisée à une température de 30°C fut un choc relativement doux car c'était encore la saison fraîche. Lucien bénit son patron de ne pas l'avoir envoyé en reportage pendant la saison chaude, époque où le pays se transforme en fournaise. L'harmattan ne souffle plus, le soleil est de plomb, les températures atteignent 40°C voire 50°C dans certaines régions, l'eau manque, la vie se liquéfie, le temps s'immobilise, les animaux retiennent leur souffle.

– Aujourd'hui, pensa Lucien, je peux apprécier la fraîcheur du vent du nord-est.

Il distingua alors son ami Amadou derrière le volant d'un monstre noir recouvert de poussière. Un large sourire illuminait son visage d'un noir d'ébène. Lucien déposa ses bagages dans le coffre et se précipita à côté de l'ancien élève cuisinier tandis qu'Amina s'installait sur le siège arrière. Les retrouvailles furent animées car, après avoir déposé Amina devant la concession familiale, Amadou conduisit Lucien à l'Azalaï Hôtel Indépendance. Proche du centre ville et non loin de l'aéroport, cet hôtel offrait un réel confort. De plus, tout le monde savait où se dressait « l'Indé » comme disaient les familiers du lieu. Les formalités furent vite expédiées, le contenu des valises rangé dans les armoires, la douche prise à toute vitesse.

Les deux hommes, asséchés par la température ambiante et le récit de leurs aventures respectives, s'installèrent devant une boisson locale, au piano-bar. La discussion continua sur le même rythme car ils avaient beaucoup de souvenirs à partager. Les verres se succédèrent sans qu'ils s'en rendent compte. Enfin, ils quittèrent l'établissement, bien décidés à

retrouver le frère de Mathilde. La nuit était tombée, mais n'était-ce pas un moment idéal pour entrer en contact avec des jeunes en rupture avec la société ? Les amis écumèrent les quartiers chauds de la capitale des deux-roues. Vers minuit, Amadou abandonna Lucien et rejoignit Amina. Ce dernier poursuivit seul sa quête et fit connaissance de Saaba qui le conduisit dans un hôtel de troisième catégorie pour qu'il cuve l'alcool dont il était imbibé.

– Je comprends enfin ce qui s'est passé, s'exclama Lucien, soulagé.

Il se leva rassuré, s'habilla promptement, paya le prix demandé pour la location de la chambre et se dirigea d'un pas plus alerte vers son hôtel climatisé où il se doucha avant de se changer.

Quelques heures plus tard, il retrouvait Amadou dont il avait loué les services pour profiter de sa compagnie, histoire de se rappeler le bon vieux temps, et de le dédouaner vis-à-vis de son employeur. Lucien se fit alors rapidement conduire au Stade du 4 août où devait avoir lieu l'ouverture du FESPACO 2009. La 21^{ème} édition du Festival panafricain du cinéma et de la télévision promettait d'être très intéressante. En effet, le thème retenu concernait le tourisme et le patrimoine culturel. Lucien se sentait, en quelque sorte, dans son élément, car, quoi de plus touristique et culturel que la cuisine ?

Au Stade, il traversa la foule des professionnels du cinéma, saluant au passage le comédien français Richard Bohringer, et gagna sa place pour assister au discours du Docteur Cheids Modibo Diarra, le parrain de la manifestation. Ce dernier rappela l'importance de l'événement à savoir la célébration des quarante ans du FESPACO et celle des vingt ans de la cinémathèque africaine de Ouagadougou. Puis, il rendit hommage à Ousmane Sembene, le doyen des cinéastes africains. Cette déclaration fut précédée et suivie de bien d'autres.

Commencée à 17 heures, la cérémonie se termina tard dans la nuit. Lucien éprouva de réelles difficultés à garder sa lucidité après sa nuit agitée et, lorsqu'Amadou vint le chercher pour le reconduire à l'hôtel, il poussa un soupir de soulagement. Ce n'était pourtant pas le moment de céder à la fatigue : du 28 février au 7 mars l'attendaient des débats, des forums, des colloques, des expositions, des projections de films... La simple évocation des différentes rencontres avec les cinéphiles, les metteurs en scène, les acteurs, les réalisateurs, le mettait en transe. Quant au frère de Mathilde et à la mystérieuse carte aux croix rouges, on verrait plus tard.

Dès qu'il s'écroula sur son lit, sous le rideau de mousseline protecteur, Lucien ferma les yeux. Il était si épuisé qu'il aurait dû dormir d'une seule traite. Pourtant, ce ne fut pas le cas. Toute la nuit, il fut traqué par une guerrière à cheval. Elancée et svelte, vêtue comme un garçon, elle le menaçait d'une lance aiguisée. De temps en temps, elle l'invectivait et lui promettait les foudres de Poko. Quand elle disparaissait de son champ de vision, de furieuses amazones échevelées apparaissaient et lui lançaient des javelots pointus qui transperçaient son corps. Ce songe lui sembla si réel qu'il se réveilla en hurlant, tout en sueur.

Quand Amadou entra dans la pièce, il se demandait encore pourquoi il avait fait ce rêve épouvantable. Dès qu'il lui confia ses frayeurs nocturnes, son ami le contempla avec commisération.

– Tu as été visité par la princesse Yennenga et par des âmes mécontentes. Qui as-tu froissé ?

– Voyons Amadou, nous sommes en 2009... Tu ne vas pas me dire que tu crois à toutes ces fadaïses. Toi, superstitieux ?

– Lucien, n'oublie pas que je suis Africain et, en Afrique, nous respectons les Esprits. Tes rêves me prouvent que les Ancêtres t'ont à l'œil. Alors, réponds : qu'as-tu à te reprocher ?

– Amadou, réfléchis... Je viens d'arriver au Burkina Faso, comment aurais-je pu offenser quelqu'un ? J'ai simplement mangé un aliment qui ne passe pas !

– Homme de peu de foi ! Je n'insiste pas mais je te conseille de consulter un sorcier.

– Ça suffit Amadou ! Le Toubabou que je suis ne rencontrera ni marabout, ni féticheur, ni guérisseur. Mon esprit cartésien se refuse à admettre toute notion de magie.

La discussion continua sur le même ton jusqu'au moment où Amadou déposa Lucien dûment accrédité devant une des onze salles de cinéma de Ougadougou où était projeté un des nombreux films en compétition.

Les aller et retour entre l'Azalaï – qui servait de point de chute à notre journaliste féru de cinéma, de centre de presse et de lieu où l'on débattait de l'avenir des médias africains – et les autres bâtiments de la ville où se déroulaient les animations, furent innombrables. Pendant une dizaine de jours, Lucien et Amadou, qui avaient obtenu un badge officiel, côtoyèrent des célébrités, visionnèrent des pellicules et discutèrent des visions qui empêchaient le Français de profiter de son séjour dans le

pays. Un jour, enfin, le palmarès officiel fut proclamé, les prix distribués. Et les cauchemars cessèrent.

Lucien avait décidé de se lancer sérieusement sur la piste du cadet de sa jeune collègue. Cette décision expliquait-elle l'arrêt des attaques nocturnes dont il était l'objet ? Il évita d'entamer une nouvelle discussion avec Amadou qui, en tant qu'animiste, entrait en communication avec les Ancêtres et les divinités qui pouvaient habiter n'importe quels éléments de la nature. Il avait compris que, pour ce dernier, abattre un arbre, labourer un champ ou tout acte portant atteinte à la terre, exigeait un sacrifice ou des libations. Pour ne pas heurter les croyances de son camarade, il mit de côté ses certitudes d'Européen et accepta de se fondre dans le paysage burkinabé.

Non sans appréhension, Lucien se hissa dans le véhicule climatisé et surélevé d'Amadou. Certes, ce dernier lui avait proposé son hospitalité mais les températures extrêmes de la saison chaude de mars à juin n'étaient pas inscrites à son programme. Pourtant, notre intrépide aventurier, conscient de la fournaise dans laquelle il s'enfonçait, ne voulait pas renoncer. Le 4X4, au pare-chocs renforcé, se glissa lentement dans le flot des vélos et des cyclomoteurs. Ahuri, il aperçut des deux-roues qui transportaient des familles de trois ou quatre personnes, des cages remplies de poules, des moutons, des chèvres, des femmes portant bébé au dos... Seul l'instinct de survie leur servait de code de la route. Chacun circulait sans se soucier des autres. Les mobylettes crachaient des gaz qui rendaient l'atmosphère irrespirable. Dans ce capharnaüm de cyclistes parfois masqués, qui se comportaient en véritables dangers publics, les taxis verts de la capitale, chargés d'un maximum de passagers, se frayaient miraculeusement un chemin sans trop de dommages. Amadou lui expliqua que ces véhicules, surnommés « Titanic » à cause de leur état de délabrement, étaient indispensables à l'économie locale. On pouvait même négocier le prix de la course, mais le voyageur ne devait pas être pressé. En effet, le chauffeur déposait ses passagers dans l'ordre le plus pratique pour lui, ce qui n'était pas forcément pour arranger tout le monde. Lucien ferma les yeux et imagina ces voitures originales sur les Champs Elysées à Paris. Chauffeurs cheveux au vent, fenêtres bloquées à moitié ou absentes, portes arrière inexistantes, plancher mité : Quel spectacle ce serait ! Il sourit, ouvrit les yeux et... s'accrocha au siège pour ne pas être éjecté ! Amadou venait de freiner pour éviter

un camion surchargé. Heureusement, plus de peur que de mal. Le reste du trajet fut plus calme.

Devant la concession familiale, sous l'arbre à palabre, Lucien fut présenté aux aînés assis en cercle puis aux hommes et aux femmes de la famille installés à l'extérieur du cercle. Chacun tint à prendre la parole en respectant la chronologie des âges. La discussion dura longtemps et, finalement, Lucien fut littéralement adopté par le clan.

A partir de cet instant, la concession mossi servit de camp de base aux deux chercheurs d'adolescent en fugue. Chaque jour, ils se dirigèrent vers un des points indiqués sur la carte.

Ils prospectèrent ainsi, dans la poussière rose en suspension ou dans la fumée bleue des « chars », les différents secteurs de cette cité horizontale. Ce ne fut pas de tout repos ! Lucien, étonné, s'aperçut très vite que ce grand centre urbain était placé sous la surveillance permanente des vautours. Ils décrivaient paisiblement de larges cercles au-dessus des demeures enchevêtrées ou, perchés sur les enseignes et les réverbères, ils vous suivaient d'un regard désabusé.

Durant son exploration du marché de Rood Wooko, Lucien fut harcelé par des commerçants qui lui proposèrent des statuettes, des masques, des bronzes, des objets de fer-blanc ou de fil de fer... Il résista à l'assaut des vendeurs de gris-gris qui agitaient sous son nez toutes sortes d'animaux séchés destinés à la fabrication d'amulettes tels que bébés crocodiles, scorpions, pattes de bovidés et autres éléments bizarres dont il valait mieux ignorer la provenance. Il admira les créations des tisserands, vanniers, teinturiers, céramistes, des artisans qui exposaient sur le boulevard de Tansoba-Kierma et près de la place des Nations Unies. Il resta bouche bée devant la collection d'instruments traditionnels regroupés par familles dans le musée de la Musique, une construction en terre stabilisée aux voûtes et aux coupoles de brique extraordinaires. Il s'extasia devant les réalisations des maîtres bronziers de la famille Dermé. Amadou, fier de son pays, l'accompagnait constamment et s'amusait de le voir réagir avec admiration devant l'ingéniosité et l'habileté de son peuple.

Cependant, lors de ces visites touristiques, les deux compères, qui n'oubliaient pas leur objectif, ouvraient leurs yeux et leurs oreilles pour obtenir des renseignements. Amadou présenta ainsi à Lucien nombre de

ses amis comme Louis les dents d'or. Cet ancien orpailleur avait réalisé une petite fortune sur le site aurifère de Dangané, un paysage creusé de centaines de puits de mines dans lesquels la soif de l'or vous incitait à descendre malgré le danger. Louis avait entraîné avec lui femmes et enfants pour qu'ils lavent la terre qu'il remontait péniblement. Ce misérable mineur loqueteux s'était ensuite improvisé négociant en métaux précieux. Il avait donc amassé un trésor qu'il faisait fructifier en vendant de la nourriture aux malheureux qui s'échinaient jour après jour dans l'espoir de « réussir ».

Lucien avait aussi sympathisé avec John l'Américain, un jeune Lobi, qui ne vivait que pour aller aux Etats-Unis. Il arborait un tee-shirt cousu dans le drapeau étoilé et n'écoutait que de la country ce qui, dans ce pays écrasé de chaleur où régnaient les percussions, était assez original. Il avait même échangé avec un touriste hilare, ravi de son acquisition, une sculpture familiale centenaire contre la casquette d'une équipe de foot américaine. Cette action, pour le moins irréfléchie, lui avait valu d'être rejeté par sa parenté. Jugement qu'il acceptait avec fatalité. D'autres personnages tout aussi pittoresques croisèrent la route de notre Quatermann en quête du Graal. Ali, un Targui dont on devinait le regard farouche derrière un tissu bleu qui dissimulait une grande partie de son visage et ornait sa tête d'un turban imposant, lui facilita la compréhension de sa culture.

Pain Blanc, un vrai Gavroche africain, au corps protégé par un ample tee-shirt à l'effigie de Zidane, l'assiégeait continuellement avec des questions sur le football européen. Que devenait son idole ? Quelle place l'OM occupait-il dans le championnat ? Quels joueurs trouvait-on au Paris-Saint Germain ? Si Lucien fut abasourdi par ce petit bonhomme aux jambes frêles, quand il vit Slimane, il tomba des nues. Celui-ci lui parla du Tour de France et le compara au Tour du Faso. Comment un tel maigrichon pouvait-il s'intéresser aux courses cyclistes françaises ? Après réflexion, il se dit que ce n'était pas aussi farfelu que cela : n'était-il pas dans un pays où le vélo représentait le principal instrument d'autonomie ?

Lucien eut beau recevoir de l'aide de ses récentes connaissances, le frère de Mathilde demeurait introuvable. Des passionnés de hip-hop – Bandiagara un dogon habile de ses mains, Foulbé, un Peul au teint de peau assez clair et aux riches parures, Jean, un chrétien qui observait à la lettre les coutumes ancestrales, Moussa, un musulman qui luttait contre la rigidité d'un islam intégriste qui contrastait avec la tolérance

pratiquée par les animistes, des marmousets qui n'avaient jamais vu de blanc et le touchaient pour vérifier que sa couleur n'avait rien d'artificiel – fouillaient Ouaga à la recherche de Slam. Mais rien !

Amina, de son côté, n'était pas restée inactive. Elle avait contacté Germaine, la secrétaire d'Anamou, une association de femmes, dont le président Monsieur Nanéma avait une certaine influence. Tous les groupes de femmes de la région participèrent à ce qui devenait une véritable enquête policière.

Malgré les efforts de tous, Slam restait introuvable. Lucien désespérait et les cauchemars reprirent de plus belle. Lui qui adorait manger les plats qu'on lui servait, ne ressentait plus aucun plaisir à goûter de nouveaux mets. Pourtant, son palais avait été comblé par une cuisine dont les produits étaient cent pour cent naturels. Le bétail broute une herbe pauvre, éparse, grillée, mais sans nitrates, les fruits mûrissent au soleil sans apport d'engrais chimiques, les champs de mil ne sont pas traités aux pesticides, les bovidés ne se nourrissent pas de farines animales... Tout cela n'avait plus d'importance. Lucien ne frétillait plus à la pensée de déguster un tô, du riz au gras, du riz blanc, une soupe à base d'abats ou de jarret de bœuf ou le fameux poulet bicyclette aux longues pattes. Il regardait passer, sans les arrêter, les femmes qui préparaient d'excellents poissons frits. Il dédaignait le kédjéno disposé dans un canari fermé hermétiquement et cuit à l'étuvée dans la braise. Le fofou ne le faisait plus saliver ni un samsa, d'ailleurs. Galettes, beignets, a loco, ignames frites avaient perdu tout intérêt. Il dépérissait. Quant aux boissons locales telles que le bissab obtenu par la décoction ou l'infusion des fleurs d'hibiscus séchées, le bangui ou vin de palme, le dolo, cette bière à base de mil, le zom-kom offert aux visiteurs par les Mossi, elles ne l'intéressaient plus.

Le jour où il oublia de s'hydrater parce qu'il contempla deux heures d'affilée des enfants aux pieds nus et aux vêtements déchirés s'affronter dans une partie de football enragée, ses amis furent convaincus qu'il subissait un maléfice. Comment, dans une région où l'eau est un bien rare et indispensable à la survie, s'abstenir d'en boire ? Ils résolurent de le conduire chez une sorcière de renom. Lucien n'émit pas de protestations véhémentes. On aurait dit un zombie qui obéissait à un ordre supérieur. La sorcière, qui avait reçu ses pouvoirs par héritage l'examina attentive-

ment, se livra à d'étranges manipulations et le força à avaler un liquide noirâtre. Elle l'envoya ensuite, sous bonne escorte, chez un féticheur, gardien des valeurs traditionnelles.

Respecté et craint par tous, le féticheur habitait une case à l'écart de la collectivité. Guérisseur, il détenait le secret des plantes pour soigner... mais aussi pour empoisonner. Sa demeure était envahie de wak sacralisés et impressionnait les visiteurs éventuels. Lucien pénétra seul dans l'ancre du prêtre de l'animisme et il y resta une demi-heure. Quand ses amis le virent ressortir, il était redevenu lui-même. Le mauvais sort était levé ! Le vieil homme lui avait aussi fabriqué un grigri et le lui avait attaché autour du cou.

Lucien, le visage rayonnant, remercia ses infirmiers bénévoles et s'en retourna avec Amadou à la concession des Mossi. Là, il s'approcha du griot. Ce sage à la mémoire prodigieuse était au courant des moindres détails de la vie des membres de la communauté ainsi que de leurs ascendants et, d'après le féticheur, lui seul aiderait Lucien à retrouver Slam... avec l'appui des fétiches bien sûr ! Les trois hommes engagèrent une longue conversation. Amadou servait parfois d'interprète. Cela dura des heures.

En Afrique, le temps n'a pas la même valeur qu'en Occident. Dans ce continent soumis à la technologie, le temps est mesurable, objectif et linéaire. On doit observer des secondes, des minutes, des heures, des jours et des dates. Sans montre, un Européen se sent perdu. Par contre, les Africains perçoivent le temps autrement. C'est l'individu qui influe sur la formation du temps, sur son cours et son rythme. Alors, pourquoi se presser ? La capacité d'attente de l'Africain est stressante pour un Européen. Lucien avait saisi cela dès son premier séjour au Burkina Faso et il démontrait tous les jours qu'il acceptait cette attitude.

Quand Amadou et Lucien émergèrent de la case du griot, le soleil se levait. Ils préparèrent l'expédition du lendemain avec précision : des bidons d'eau, de la nourriture, des moustiquaires, des produits pharmaceutiques, de l'essence... Chaque personne qui les voyait s'activer ainsi s'inquiétait de leur destination, mais ils ne voulurent rien dire.

Une sieste bien méritée leur apporta de nouvelles forces. Dans la soirée, ils assistèrent à un match de football qui opposa deux équipes mal équipées, sur un terrain poussiéreux. Malgré le manque de moyens, les joueurs s'en donnèrent à cœur joie sous les encouragements et les applaudissements du public. Lucien songea aux footballeurs européens

qui manquaient de ténacité à la plus petite contrariété. Ici, le football était roi. On jouait partout et dans des conditions inhumaines parfois tant la chaleur était infernale. Les tirs au but se succédèrent, les passes furent merveilleuses d'efficacité, les récupérations de ballon fulgurantes, les centres époustouffants, les corners atterrirent dans les filets avec régularité, des boulets de canon surprirent les gardiens qui s'évertuèrent en vain à les arrêter. Les joueurs, au bord de l'asphyxie, se prenaient tous pour Zidane. Les spectateurs sifflaient, hurlaient, s'embrassaient. Certains se battaient pour acheter un maillot avec le numéro dix proposé par un vendeur enchanté de son succès. A la fin de la rencontre, les adversaires se congratulèrent et la fête commença. Les uns célébrèrent leur victoire, les autres leur défaite.

Epuisé par tous ces événements, Lucien se coucha enfin. Pour une fois, il dormit du sommeil du juste et, le lendemain, avec son fidèle Amadou, il fila sur Moutoulou, un des quarante villages de la commune de Yako.

Comme le revêtement de la piste n'était pas toujours régulier, Amadou avançait avec prudence. Il se méfiait aussi des ânes, des zébus, des chiens, des poules et des chèvres qui divaguaient en toute liberté. Il ne désirait pas non plus accrocher une femme avec une lourde charge sur la tête qui l'empêchait de libérer vivement le chemin. Quant aux enfants imprudents et aux cyclistes acrobatiques, ils étaient légion. Avec la poussière et la chaleur, ce parcours fut épique, mais l'accueil effaça vite le stress du voyage.

Comme d'habitude, Lucien et son alter ego patientèrent sous le feuillage ombragé de l'arbre à palabre. Ils communiquèrent les motifs de leur présence aux Anciens et au Chef du village qui les acceptèrent parmi eux. Puis, le vieil homme, très digne, les guida parmi ses ouailles. Avec simplicité, il évoqua le partenariat mis en place avec le Lycée Professionnel Alfred Kastler de Denain, ville du Nord de la France. Il confia à ses deux auditeurs que les arbres, devant l'école, avaient été acquis grâce à cet établissement et que les enfants du village les avaient plantés. Il insista sur le fait que les élèves se sentaient responsables de ces arbres, qu'ils les protégeaient contre la sécheresse qui sévissait en les arrosant avec une grande régularité et contre les ânes friands de jeunes feuilles. Il exhiba aussi le concasseur de noix de karité fabriqué par des élèves en Réalisation d'Ouvrages Chaudronnés et en Métiers de Production Mécanique Informatisée. On sentait qu'il était heureux de ce

cadeau. Se rappeler de telles appellations du système éducatif français le rendait plus fier encore. Il se souvint de la visite des deux adultes et des quatre élèves français et des échanges qui avaient eu lieu.

Tout à coup, des cris de joie retentirent. Les trois hommes débouchèrent devant une esplanade rougeâtre où des adolescents dépenaillés jouaient au ballon. Ils contemplèrent la scène en silence. Soudain, Lucien fut attiré par un garçon dont les traits fins lui rappelèrent Mathilde. Il retraça son histoire au chef qui confirma sa prémonition : il s'agissait de Slam ! Enfin !

Lucien attendit avec fébrilité la fin de la rencontre, puis il se précipita vers Slam. Il lui montra une photographie de sa sœur, lui donna la lettre qu'elle lui avait écrite et lui expliqua ce qu'il désirait. Pour le convaincre de le suivre, il appela Amadou qui certifia les faits. Slam n'était pas très enthousiaste à l'idée de quitter ses amis et son pays.

Une main féminine saisit alors la main de Lucien qui tenait fermement le bras du frère de Mathilde. Lucien scruta bêtement cette main ornée de dessins géométriques et se retourna avec vivacité. Il ne rêvait pas : Saaba, son ange gardien, se tenait bien droite devant lui. Un large sourire découvrait ses dents semblables à de resplendissantes perles, sa peau noire sillonnée de cicatrices rituelles ne luisait pas malgré la chaleur étouffante, ses cheveux tressés étaient parsemés de milliers d'éclats colorés, son corps souple le défiait d'agir de façon inconsidérée.

– Attends...

La voix assurée de la jeune femme le sortit de son immobilisme et eut l'effet inverse sur Slam qui se figea de peur. Elle lui parla en dialecte mossi et l'enfant baissa la tête en signe d'acceptation.

Griote de son état, Saaba avait averti Mathilde des bêtises de l'adolescent et, d'un commun accord, toutes les deux avaient excité la curiosité de Lucien en lui envoyant une carte marquée de croix rouges. Mathilde avait ensuite utilisé son regard d'antilope apeurée afin d'émouvoir le cœur de son collègue qui, comme Lancelot, s'était senti investi d'une mission divine. Dès qu'ils connurent la vérité, Amadou et Lucien louèrent la ruse des demoiselles et prirent en charge Slam jusqu'à Ouaga.

Avant de quitter Moutoulou, Lucien donna de l'argent aux Anciens pour qu'ils achètent un équipement digne de ce nom aux enfants du village : des buts, un filet neuf, des chaussures de sport, des shorts et des maillots. Il s'engagea aussi à revenir dès que possible.

Le retour à Ouagadougou fut triomphal... même si l'énigmatique Saaba avait disparu sans prévenir personne. Mystère, mystère ! Lucien termina son séjour sur un petit nuage. Il participa à de nombreux repas qu'il apprécia jusqu'au bout. Les adieux aux diverses personnes qui l'avaient soutenu durant sa quête, s'avèrent longs et déchirants. Puis, il obtint, relativement vite, vu les lenteurs administratives, un passeport pour Slam, et tous deux prirent l'avion pour la France.

– Encore une aventure qui se termine bien, constata notre gastronome émérite. Mais...

Le sourire radieux qui marquait ses traits burinés s'estompa lentement, son corps athlétique se tassa sur le fauteuil moelleux et ses larges mains agrippèrent les accoudoirs :

– ... comme je déteste ces transports aériens !

Seule la pensée de participer à l'éclosion de futurs espoirs du football, en récoltant des dons pour la création de quelques clubs qui accueilleraient les sportifs, lui procura la force nécessaire pour résister à la panique qui l'envahissait.

– Vivement Paris !

FIN

*Nouvelle de la classe de 1^{ère} PEEC du Lycée Professionnel Alfred Kastler (Denain) /
Enseignante : Mme Francette Delhau*

Il était une fois...

Il était une fois un jeune homme nommé Lucien Cerise. Un jour, il n'y a pas si longtemps que ça, il part en voyage dans un pays très lointain, appelé Burkina Faso, où il doit retrouver son amie Fatima. Celle-ci a promis de venir l'attendre à l'aéroport mais, quand le jeune homme débarque à Ouagadougou, son amie n'est pas au rendez-vous. Lucien décide alors de se rendre dans le village où habite la jeune fille. Mais elle n'est pas là, personne ne peut lui dire où la trouver, et sa tante est très inquiète :

– Ses frères veulent la marier de force, raconte-t-elle à Lucien. A mon avis, ils ont dû l'enlever.

Mort d'inquiétude, Lucien décide d'aller voir le sorcier du village : lui saura sûrement où se trouve Fatima et comment la sauver.

Arrivé chez le sorcier, Lucien le supplie :

– Aidez-moi s'il vous plaît, aidez-moi à retrouver mon amie ! Je pense qu'elle a été enlevée par ses propres frères.

– Je comprends ta douleur mon enfant, répond le sorcier, et je vais t'aider. Je vais utiliser ma magie pour découvrir où se trouve Fatima.

Ce sorcier est réputé pour ses potions magiques. Il se retire quelques instants, puis revient avec une petite bouteille remplie d'un liquide verdâtre :

– Ton amie Fatima est enfermée dans une petite cabane, au fond de la forêt, près du village de Saaba, dit-il. Elle est bien gardée par ses frères, qui possèdent un grand troupeau de chèvres. Pour la délivrer, voici une potion – il lui tend la bouteille. Quand tu seras arrivé là-bas, tu en boiras la moitié et tu te changeras en chèvre. Tu pourras ainsi te mêler

au troupeau et t'approcher de Fatima. Tu lui feras boire l'autre moitié du breuvage afin qu'elle se métamorphose à son tour et vous vous enfuirez ensemble dès que ses frères auront le dos tourné.

Lucien remercie le sorcier et se lance à la recherche de Fatima. Arrivé sur les lieux, il voit ses frères qui sortent promener leurs chèvres. Sans hésiter, il boit la potion magique, devient chèvre et rejoint le troupeau. Il repère bientôt une cabane d'où s'élève un chant triste et reconnaît la voix de son amie. Lucien attend que les frères de Fatima s'éloignent pour la rejoindre. Une fois à l'intérieur de la cabane, il se fait reconnaître de son amie. Celle-ci voit la bouteille accrochée au cou de la chèvre et boit le reste de la potion. Puis ils prennent la fuite et rentrent au village.

* * *

– Je ne crois pas à un seul mot de ton histoire, proteste Prudence, la sœur de Fatima.

– Ah ! Toi alors... la réprimande Fatima.

Et, pour tenter de la convaincre, elle lui raconte l'histoire du grand sorcier Yougou-yougou, qui réside dans la ville la plus sombre et la plus effrayante du pays Bounougnou et peut faire revivre les morts.

– Blablabla, se moque Prudence, ce n'est qu'une légende.

– Pour en avoir le cœur net, intervient Lucien, je vais aller trouver Yougou-yougou et lui demander de ressusciter votre père.

Lucien se met donc en route à la recherche du sorcier. A un carrefour, il demande son chemin à un obscur vieillard qui lui indique la plus belle, la plus courte et la plus riche des deux routes. Mais Lucien se méfie du vieillard et prend l'autre chemin. Un peu plus loin, il entend d'étranges bruits, des craquements de branches, des cris d'oiseaux et voit soudain une ombre effrayante. Lucien se met à courir sans regarder derrière lui, mais trébuche sur les racines d'un arbre, tombe et s'évanouit. Quelques heures plus tard, quand il se réveille, Lucien est devant la porte de la cabane du sorcier. Il frappe à la porte :

– Entre Lucien, dit le sorcier, c'est ouvert.

Etonné d'entendre son nom, Lucien entre et voit le vieil homme du carrefour assis au centre de la cabane :

– Je suis Yougou-yougou, le plus puissant des sorciers, dit le vieillard. En choisissant le chemin le plus difficile, tu as réussi l'épreuve et mérité de me rencontrer. Que désires-tu ?

– Je suis venu pour savoir si ce que raconte mon amie est vrai, si vous avez le pouvoir de faire revivre les morts. Je suis venu pour vous demander de ressusciter le père de Prudence et de Fatima. Il est mort il y a bien longtemps. Mais je voudrais tant le voir et lui parler...

– Je vais satisfaire ta requête, dit le sorcier. Va voir dans le placard, au fond de la cabane, tu y trouveras tous les ingrédients dont j'ai besoin. Ramène-les moi.

Lucien obéit. Yougou-yougou commence alors son rituel et un nuage de fumée rouge se répand autour de Lucien.

– Rentre chez toi, ordonne finalement le sorcier. Demain à ton réveil, le père de tes amies sera là. Mais attention ! Pour que le charme opère, tu devras être de retour au village avant la nuit.

Lucien remercie le sorcier et se met aussitôt en route. Pressé de rentrer, il emprunte cette fois le premier chemin, celui de la joie.

* * *

Lucien Cerise marche depuis plusieurs heures, quand il voit approcher une charrette tirée par des zébus et conduite par deux paysans.

– On vous emmène ? proposent-ils.

Lucien accepte avec joie, sans se douter qu'il vient de tomber dans un piège.

Les heures passent, la charrette avance lentement sous un soleil de plus en plus accablant, le voyage semble interminable.

– C'est encore loin ? demande Lucien.

– Non, Etranger, nous sommes arrivés répondent ses compagnons.

Ils descendent de la charrette. Lucien Cerise, un peu inquiet, regarde le paysage désertique qui s'étend jusqu'à l'horizon. C'est à ce moment que les deux paysans braquent sur lui des pistolets qu'ils cachaient sous leur chemise.

– Hé ! Que faites-vous ? crie le jeune homme.

Les prétendus paysans sont en réalité Sam le Caïd et Big Ben, deux redoutables brigands qui détroussent et assassinent les voyageurs égarés. Lucien Cerise pense que sa dernière heure est arrivée, quand un troupeau de buffles, surgi de nulle part, met les bandits en fuite.

– On dirait que nous sommes arrivés juste à temps, dit le roi des buffles qui propose alors à Lucien de le ramener jusqu'à son village.

* * *

Au crépuscule Lucien Cerise arrive au village. Il est épuisé et s'endort aussitôt. En pleine nuit, il est réveillé par un grand bruit. Il ouvre les yeux et se rend compte que Fatima, qui était allongée à côté de lui, a disparu. Sans perdre de temps, il sort de la hutte et se met à sa recherche. Il rencontre l'Elégant Eléphant.

– N'as-tu pas vu une jeune femme avec un pendentif ? lui demande-t-il.

– Non, ami Humain je ne l'ai pas vue, répond le pachyderme, mais je vais te conduire jusqu'à mon ami l'Oiseau, peut-être pourra-t-il t'aider.

L'Eléphant emmène donc Lucien chez l'Oiseau.

– Je vais m'envoler tout là-haut, dans le ciel, et de là, je vous guiderai, propose l'Oiseau.

Lucien et l'Elégant Eléphant se mettent en route, mais ils sont bientôt arrêtés par un marécage. Le Baobab se met alors en travers de leur chemin et leur propose de répondre à une question. S'ils y parviennent, ils pourront continuer leur chemin.

– Quel est le festival de Pâques qui se déroule chaque année dans le village de Ouagadougou ? demande l'arbre.

Lucien hésite. Après un long silence il s'écrie :

– Le festival de Kigba.

Satisfait de la réponse, l'arbre s'écarte de leur chemin. Lucien et ses amis pénètrent alors dans la forêt de la Termitière Géante. Soudain, l'Eléphant est ébloui par une lumière qui vient du sol. Il creuse la terre et trouve un bijou appartenant à Fatima.

– Fatima n'est sûrement pas loin ! s'écrie Lucien.

A ce moment, l'Oiseau, qui survolait la forêt, aperçoit à nouveau le Baobab. Il se dépêche d'avertir Lucien, mais l'arbre se met à nouveau en travers de leur route.

– Toi qui as réussi la première énigme, je te mets de nouveau au défi ! lance-t-il à Lucien et, regardant le jeune homme droit dans les yeux : toi qui es venu de si loin, connais-tu au moins un proverbe burkinabé ?

– La nourriture du crapaud ne se trouve pas dans l'arbre, répond Lucien sans hésiter.

A peine a-t-il dit cela, que le Baobab s'ouvre en deux, Fatima apparaît et se jette dans les bras de Lucien. Après avoir remercié leurs amis pour leur aide précieuse, Lucien raccompagne Fatima au village mais, au moment de se recoucher, il se frappe le front :

– Mince ! Demain, c'est l'anniversaire de Fatima et, avec tout ça, j'ai complètement oublié de lui acheter un cadeau.

Il décide de se rendre aussitôt à la ville la plus proche.

* * *

Sur le chemin, notre héros, entend d'étranges bruits, des gémissements qui viennent d'un marigot voisin. Il s'approche et découvre un gros crocodile qui pleure à chaudes larmes.

– Que se passe-t-il mon ami, pourquoi te plains-tu ainsi ? demande Lucien.

– J'ai un affreux mal de dents, répond le saurien. Peut-être pourrais-tu m'aider en arrachant l'affreuse dent qui me fait tant souffrir... Si tu viens à mon secours, ajoute-t-il, tu ne le regretteras pas : je te ferai cadeau de la dent que tu auras arrachée. Et crois-moi, elle est vraiment spéciale !

– Voyons ça, dit Lucien, toujours serviable. Allez, ouvre grand la bouche et ne bouge surtout pas !

Docile, le crocodile écarte ses énormes mâchoires et Lucien ne peut retenir un cri de surprise : les dents de l'animal sont en or ! Prenant son courage à deux mains, il plonge son bras entier dans la bouche du crocodile et retire la dent qui le fait souffrir.

– Ouf ! Je te remercie, dit la bête, tu m'as soulagé d'une terrible douleur. Chose promise chose due : tu peux garder cette dent

– C'est moi qui te remercie pour ce trésor, ami Crocodile. Je vais l'offrir à Fatima, précise Lucien, ça lui fera un magnifique pendentif.

* * *

Hélas, quand Lucien arrive au village, Fatima est tombée gravement malade. Lucien a beau lui faire avaler toute sorte de remèdes, c'est peine perdue. Il décide alors de demander l'aide d'un puissant sorcier du village Dori. Beaucoup de villageois redoutent ses pouvoirs, mais il est le seul à détenir un remède qui pourra guérir Fatima.

Lucien Cerise part en pirogue et, après de longs jours de voyage, arrive au village Dori. Il est accueilli à bras ouverts, mais le chef du village hésite à lui indiquer où trouver le sorcier :

– Je ne sais pas, dit-il... Ce sorcier est maléfique, c'est pourquoi il se tient à l'écart de notre village.

– Mais je dois absolument le trouver, insiste Lucien.

– Va donc voir le baobab sacré, finit par dire le chef, il t'indiquera où et comment trouver le sorcier.

Lucien se rend donc au pied du baobab.

– Bienvenue à toi voyageur, dit celui-ci, car c'est un arbre magique très poli.

– Ô Arbre Sacré, peux-tu me dire où trouver le puissant sorcier de Dori ?

– Dans la forêt tu chercheras, à 20° nord et 75° ouest du village la maison du sorcier tu trouveras, répond l'arbre magique.

Suivant les instructions du baobab, Lucien se dirige vers la forêt et découvre la vieille cabane où habite le puissant sorcier. Il ouvre la porte, entre :

– Qui es-tu ? demande le sorcier.

– Je suis Lucien Cerise. J'ai fait un long voyage pour venir jusqu'ici te demander un remède qui pourra guérir ma fiancée de sa terrible maladie.

Le sorcier reste quelques instants silencieux puis :

– D'accord, mais à une condition...

– Laquelle ? demande Lucien.

– Au lever du soleil, je me tiens sur quatre pattes. Quand le soleil est à son zénith, je me tiens sur deux pattes. Quand le soleil se couche, je me tiens sur trois pattes. Qui suis-je ? Tu as une minute pour résoudre cette énigme, ricane l'impitoyable vieillard.

Lucien réfléchit profondément. Soudain, son visage s'éclaire :

– Au lever du soleil, le bébé se tient sur deux pieds et deux mains. Quand le soleil est à son zénith, l'adulte se tient sur deux pieds. Au coucher du soleil, le vieillard se tient sur deux pieds et s'aide de sa canne.

– C'est la bonne réponse, admet le sorcier, penaud.

Et il donne la potion magique à Lucien qui rentre aussitôt dans son village. Fatima prend le remède et guérit instantanément. Après quoi ils se marient et vivent heureux.

– Mais, s'étonne Prudence, et papa ?

– Oh toi, ça va ! la rabroue Fatima.

– Notre gros conte a bien mûri... il est temps d'en finir avec cette histoire, conclut Lucien qui aime bien avoir le dernier mot.

FIN

Nouvelle de la classe de la classe de 2^{de} 1 du Lycée Jules Mousseron (Denain) / Enseignants : Mme Corinne Bove et Mr Romain Lacord

Avenue Yennenga

Dès qu'il sortit de l'avion, la touffeur moite et lourde de la nuit s'abattit sur Lucien Cerise. Pendant près d'une heure, il déambula, abasourdi, dans l'aéroport, ruminant pensées amères et désirs de vengeance. La vue du cuir bleu élimé de son sac de voyage qui progressait lentement vers lui sur le tapis roulant le sortit de sa torpeur. Une fois son sac attrapé il se dirigea vivement vers la sortie, prit une bouffée d'air un peu forcée et, après avoir rapidement négocié un prix, s'engouffra dans le premier taxi venu.

Alors qu'ils roulaient vers la périphérie de Ouaga, en direction du seul boui-boui encore ouvert à cette heure de la nuit, Lucien s'aperçut en regardant le pare-brise qu'une pluie fine avait commencé à tomber. Malgré ses innombrables séjours au Burkina, il se fit la remarque qu'il n'y avait jamais vu la pluie et il se rappela de la chaleur infernale qu'il avait dû surmonter lors de son dernier séjour. Cette pluie l'apaisa quelques minutes, mais le son produit par le frottement des vieux essuie-glaces usés ajouté aux voix lointaines, à peine audibles, provenant de la radio que le chauffeur venait d'allumer, rouvrirent instantanément la faille que Lucien tentait depuis cinq ans de colmater. C'était le milieu de la nuit, le moment – d'après un auteur belge qu'il avait beaucoup lu dans sa jeunesse – le plus creux, le plus douloureusement désespéré de la nuit. En sentant l'angoisse monter en lui et sa nuque se contracter progressivement, il pouvait bien s'en rendre compte. Mais allait-il seulement être capable de faire ce qu'il projetait depuis si longtemps de faire ?

Le taxi prit brutalement un virage en épingle sans modifier d'un pouce sa vitesse. Lucien eut un haut-le-cœur et saisit, dans le rétroviseur, une

expression espiègle sur le visage du chauffeur, celle d'un enfant satisfait d'avoir obtenu l'effet recherché après un mauvais tour. Puis la voiture longea au ralenti quelques allées de maisons de parpaings aux styles disparates, de plus en plus sombres. Au bout d'une dernière allée très cahoteuse, où les maisons paraissaient de plus en plus délabrées, elle freina puis s'immobilisa à quelques mètres d'une baraque assez déroutante : une enseigne colorée au dessin vaguement naïf, d'après ce que Lucien pouvait en percevoir, indiquait la présence d'un coiffeur, et une grille métallique, d'une couleur sombre que Lucien ne pouvait nettement identifier faute d'éclairage, était à moitié baissée devant la porte, comme pour annoncer une fermeture imminente. Pourtant, plus on approchait, plus on percevait des tintements de verres, des voix et des éclats de rire d'individus peu disposés, d'après l'intensité de l'animation, à abandonner bientôt la partie. Sur les recommandations du chauffeur, Lucien fit quelques pas et entra dans l'échoppe. Al-Hassane, pensa-t-il, n'attendait son coup de fil que le lendemain. Il avait donc encore six longues heures à tuer avant d'en savoir plus.

L'endroit était glauque, c'était le moins qu'on puisse dire. De jeunes ghanéennes faisaient consommer des clients avant de les entraîner dans l'arrière-boutique, séparée du bar par un affreux rideau gris de crasse ; les autres, dont les sourires béats traduisaient le degré d'alcoolisation, se contentaient d'observer ce manège. Mal à l'aise, Lucien essayait d'ignorer les habitués et les femmes, pour se concentrer sur les raisons de sa présence en ce lieu.

Il en était à son troisième gin, quand un homme d'un certain âge, trapu, l'air très sûr de lui, fit son apparition. Immédiatement, son arrivée déclencha une vague d'enthousiasme et de reconnaissance chez les clients. Un homme en particulier se dirigea vers lui et lui tendit la main en arborant un sourire satisfait :

– On ne t'attendait plus !

– J'vous avais bien dit que j'trouverai un moment pour passer.

– Ah, Al-Boudzourh, mon ami, si tu n'étais pas venu...

A ce nom, Lucien sentit un frisson lui parcourir tout le corps. Mais non, pensa-t-il, ça ne pouvait pas être lui. Et il se tourna une nouvelle fois vers l'homme qui venait d'entrer...

Même s'il n'avait jamais été face à l'assassin de William, il l'avait vu sur quelques mauvaises photos, l'âge était à peu de chose près le même, mais il était plus grand et plus mince. Cela ne pouvait pas être lui. Pourtant, il sentit la haine qui l'envahissait depuis des années, cha-

que fois qu'il repensait au meurtre de son frère, l'étreindre à nouveau, diffusant dans sa bouche un goût amer. Il fallait à tout prix qu'il venge son frère ! William avait pourtant tout fait pour arrêter ses conneries... Si seulement il n'avait pas replongé ! Si seulement il ne s'était pas endetté jusqu'au cou. Si seulement ce salaud d'Al-Boudzourh ne l'avait pas choisi, lui, pour faire « un exemple » et terrifier tous les camés dépendants de son réseau... Le cas de William avait été vite réglé : coincé dans un cul-de-sac, un soir banal où il venait de se piquer, quelques balles avaient suffi, et c'en avait été fini. Le corps avait été retrouvé, deux jours plus tard, dans une décharge publique. C'est Al-Hassane, un ami burkinabé de longue date, chargé par lui de « surveiller » son frère, qui lui avait tout raconté. Cela faisait maintenant cinq ans.

Quinze jours plus tôt, Al-Hassane l'avait contacté, alors qu'il réalisait un roman-photo dans un trou perdu du Venezuela, pour lui annoncer qu'il était peut-être possible de faire tomber Al-Boudzourh. Il ne voulait pas en dire plus au téléphone et Lucien avait juste compris qu'il s'agissait d'un film assez compromettant, semblait-il, pour entraîner la chute du meurtrier. Qu'y avait-il dessus ? Et surtout, comment allait-il mettre la main sur ce document ? Lucien retournait ces questions dans son cerveau depuis quinze jours, depuis le coup de fil d'Al-Hassane. Maintenant, il était là, assis à un bar, à moitié ivre de fatigue, d'alcool et d'excitation nerveuse : il ne restait plus que trois heures avant de connaître les réponses à ses questions.

Lucien ouvrit les yeux avec difficulté. Il ne se souvenait plus comment il avait rejoint l'hôtel, mais ne chercha pas longtemps à comprendre. Il y avait plus urgent. Les bruits de la rue qui l'avaient réveillé continuaient maintenant à résonner dans sa tête, comme le fracas régulier du marteau sur l'enclume. Dès qu'il eut un peu retrouvé ses esprits, il empoigna le combiné du téléphone pour contacter Al-Hassane :

- Allo ?
- C'est Lucien, je suis arrivé cette nuit...
- Comment ça va ?
- Un peu mal au crâne, je t'expliquerai... Dis-moi, on peut se voir ?
- Je t'attends, fais vite.

Lucien alla dans la salle de bain, se passa un peu d'eau sur le visage, et sortit de l'hôtel sans prendre la peine de se changer. L'odeur de tabac froid qui émanait encore de ses vêtements, ajouté à une odeur pénétrante d'humidité, probablement due à une pluie matinale, lui firent éprouver

un vague malaise, une sorte de pressentiment désagréable. Il décida de ne pas perdre de temps, il voulait être au plus vite face à son ami.

A cent mètres de l'hôtel, sur la place du grand marché, grouillait déjà une foule de clients. Bien que ce brouhaha n'arrangeât rien à sa gueule de bois, il était trop pressé pour le contourner. Il s'engagea dans la première allée venue et poursuivit toujours tout droit pour rejoindre l'autre côté, où se trouvait, quelques rues plus loin, le restaurant que tenait Al-Hassane : Le Verdoyant, une affaire que son père lui avait léguée à sa mort. Lucien avançait d'étal en étal, sans prêter attention à aucun en particulier, obnubilé par un désir irrépressible de voir son ami. Toutes sortes de choses défilaient sous ses yeux : fruits, légumes, viandes, boubou, djellaba, poteries artisanales... et disparaissaient aussitôt avant de reparaître, à la manière dont une lanterne magique raconte sans fin la même histoire. Une chose, pourtant, rompit ce cercle infernal : en passant devant un étal de matériel audio et vidéo encore emballé et marqué du drapeau burkinabé, Lucien nota la présence d'un drapeau camerounais sur l'un des cartons – il avait séjourné là-bas deux ans plus tôt, à l'occasion d'un travail photographique sur l'exploitation forestière au port de Douala. Des traces de peinture fraîche qui avaient légèrement coulé indiquaient même l'utilisation d'un pochoir. Mais Lucien pensa qu'il n'achèterait sûrement pas ce genre de bricole pendant son séjour et il accéléra le pas : il y avait encore un bout avant d'arriver chez Al-Hassane.

Lorsqu'il arriva devant le restaurant, l'état de la serrure lui apprit tout de suite que la porte avait été forcée. Il sentit ses mains devenir moites. Après un temps d'hésitation, il entreprit d'entrer. Immédiatement l'obscurité se referma sur lui. On n'avait pas levé les stores, ou, peut-être, les avait-on rebaisés... Pourquoi ? Dans sa marche à tâtons, Lucien se cogna à plusieurs objets avant de toucher un mur, qui lui permit de mettre la main sur un interrupteur. Les tables étaient renversées, des chaises, cassées, jonchaient le sol dans le plus grand désordre. De toute évidence, c'était à une lutte à mort qu'on venait de se livrer ici. A mesure qu'il avançait vers le fond de la salle Lucien sentait son cœur battre de plus en plus fort dans sa poitrine, la sueur perlait sur son front, il redoutait ce qu'il allait découvrir. Des traces de sang sur le sol le menèrent à la porte du fond, celle donnant – d'après le souvenir assez lointain qu'il en avait – à une sorte de réserve, dépourvue de fenêtres, où Al-Hassane entreposait les diverses provisions nécessaires à son commerce. Lucien tourna la poignée de la porte, sans résultat : on l'avait bloquée. Il résolut

de l'enfoncer d'un violent coup d'épaule. Il s'immobilisa sur le seuil : le corps sans vie d'Al-Hassane gisait dans une mare de sang. Son visage tuméfié était méconnaissable. Un filet de sang coulait de sa bouche et l'on imaginait sans peine, à la vue des blessures qui parsemaient son corps, que l'assassin n'avait décidé d'achever sa proie qu'après une longue torture. Lucien ne put réprimer une violente envie de vomir. Accablé de douleur, il eut juste la force de sortir de la réserve pour aller se recroqueviller, la tête dans les mains, contre le bar en bois. A cet instant, il aurait voulu être dans l'obscurité la plus complète, la lumière glauque des plafonniers l'insupportait. Il couvrit ses yeux de ses deux mains et éclata en sanglots. Pourquoi n'était-il pas arrivé plus tôt ? La tension dans la voix d'Al-Hassane tout à l'heure signifiait-elle qu'il se sentait déjà menacé ? Pourquoi, alors, ne lui avoir rien dit ? Comment avaient-ils su pour le film ?

Alors que les interrogations revenaient en boucle dans son esprit, Lucien crut entendre quelque chose. Une voix, peut-être... Il arrêta de respirer, les yeux grands ouverts, comme si cela allait l'aider à repérer l'origine du son. Apparemment, cela venait d'en-haut, de l'appartement privé d'Al-Hassane. Debout, le corps brisé par la douleur, Lucien rejoignit l'escalier et attendit. Au moment où il posait le pied sur la première marche, le bruit recommença. C'était comme des gémissements étouffés. Il comprit, monta quatre à quatre les escaliers et, dans le silence, attendit encore. Après un bref laps de temps, les gémissements résonnèrent à nouveau. Lucien les suivit et se trouva en quelques secondes devant la penderie de la chambre d'Al-Hassane où Myriam, la plus jeune fille du restaurateur, avait trouvé refuge.

Dès qu'ils avaient entendu les premiers coups portés contre la porte, raconta Myriam à Lucien, Al-Hassane avait tout de suite imaginé la suite et ordonné à sa fille de rester cachée jusqu'à ce qu'elle soit certaine d'être seule. Myriam avait donc tout entendu, de la lutte acharnée entre son père et ses deux ou trois agresseurs – elle n'était pas sûre de leur nombre – à l'explosion des balles. Sans avoir rien vu, elle savait, et l'horreur qu'elle éprouvait à l'idée de voir le corps de son père la terrifiait. Elle était donc restée là, paralysée de peur, tenant serré dans ses mains le pan d'un large pantalon de toile beige qui la cachait. Lucien l'attira vers lui et la prit dans ses bras. Mais ils n'avaient pas de temps à perdre :

– C'est risqué de rester plus longtemps, nous devons partir.

La jeune fille, âgée d'une quinzaine d'années, l'écoutait sans bouger, le visage brouillé de larmes.

– Myriam, il faut partir, répéta Lucien.

Puis il lui demanda :

– Est-ce que ton père t'a parlé du film ?

Lucien n'obtint aucune réponse. Il la serra à nouveau dans ses bras.

Après quelques instants, la jeune fille parla.

Son père lui avait en effet parlé du film. La veille, il lui avait même tout raconté : le meurtre de William cinq ans plus tôt, les exactions et les crimes d'Al-Boudzourh, le désir de vengeance de Lucien qui n'allait plus tarder à appeler... et le film. Il se l'était procuré grâce à une ancienne relation, assez douteuse à vrai dire : un gardien de nuit d'une des plus grandes agences bancaires du pays qui avait une dette envers lui. Pour protéger le film, Al-Hassane l'avait inséré dans un lecteur de DVD qu'il avait remis dans son emballage d'origine, pensant que c'était le dernier endroit où les hommes d'Al-Boudzourh iraient le chercher, puis il avait marqué le carton d'un drapeau camerounais, le pays d'origine de sa mère. Le matin même, sous l'effet d'une mauvaise intuition, il était allé le déposer sur un étal de matériel vidéo, parmi d'autres lecteurs, au beau milieu du marché de Rood Woko. C'est à son retour qu'Al-Hassane avait reçu son appel, puis la visite des hommes de main d'Al-Boudzourh.

Au moment où Myriam finissait son récit, Lucien entendit une voiture s'immobiliser devant la maison. Il jeta un coup d'oeil par la fenêtre : deux types à l'air passablement énervé semblaient hésiter, flanqués contre une vieille Fiat grenat. Qui étaient-ils ? Étaient-ce les sbires de l'assassin de son frère ? Pourquoi étaient-ils revenus ? Comment auraient-ils su qu'il était là ? Mais il n'était plus temps de se poser des questions.

- Filons ! lança-t-il.

Myriam pensa tout de suite à Bougoum, un client habituel de son père. Photographe de profession, il voyageait sans cesse à travers le monde. A chaque retour de voyage, il venait raconter ses histoires chez Al-hassane, dont certaines semblaient de pures fictions mais qui captivaient l'attention de tous les clients. C'est comme ça qu'Al-Hassane et lui avaient sympathisé. Par chance, il habitait à trois maisons d'ici. Lucien saisit la main de la jeune fille et l'entraîna à toute vitesse dans l'escalier. Arrivés en bas, par l'entrebâillement

de la porte restée ouverte, ils aperçurent une silhouette qui se dirigeait vers eux. Ils coururent jusqu'à la porte de derrière et sortirent sans se retourner.

Bougoum n'était pas chez lui, mais sa fille les reçut. Son père était parti la veille, avec un bus de la STMB, pour un reportage dans le nord du pays. Lucien trouva préférable de ne pas l'informer de la raison de leur présence chez elle, la seule chose qu'ils lui demandaient était de leur prêter la moto de Bougoum. Lucien n'avait qu'une idée en tête : mettre la main sur le film. D'après les réflexions qu'il s'était faites pendant leur fuite, Al-Hassane avait peut-être envoyé ses agresseurs sur une fausse piste, histoire de gagner du temps. Maintenant les types savaient qu'ils avaient été bernés et ils étaient revenus à la source afin de trouver quelque chose. Ce qui était sûr, c'est qu'ils n'étaient pas près de lâcher le morceau. Ça en disait long sur l'impact qu'aurait le film. Al-Hassane en avait mesuré l'ampleur et il l'avait payé de sa vie. Il n'y avait donc pas une seconde à perdre pour le récupérer.

Lucien enfourcha la Yamaha de Bougoum, Myriam eut juste le temps de s'installer derrière lui et ils partirent à toute blinde en direction de Rood Woko. Une fois la moto rangée aux abords du marché, Lucien, suivi de la jeune fille, s'engagea dans la première allée qui se présentait. Bon sang ! Les deux types de tout à l'heure étaient déjà là, à une centaine de mètres derrière eux. Lucien avançait, tendu, ne sachant quelle allée prendre dans ce dédale infernal. Il réfléchissait à toute vitesse et, brusquement, il se rappela : ce matin, le truc qu'il avait remarqué, ce truc bizarre qui lui avait donné l'impression d'un rafistolage de dernière minute, ce drapeau camerounais. C'était où bordel ? C'était où ce truc ? Ils cherchèrent. Mais les deux types se rapprochaient d'eux. Tout à coup, il visualisa l'endroit et comment ils pouvaient y accéder. Il se précipita, entraînant Myriam épuisée, et vit de loin l'étal qu'il recherchait.

Apparemment, le vendeur avait fait affaire : un homme, probablement un commerçant libanais, était en train de charger tout le matériel dans une fourgonnette blanche. Elle démarra à l'instant même où ils arrivaient devant l'étal, mais Lucien eut quand même le temps de noter l'adresse du magasin à l'arrière du véhicule : avenue Yennenga. C'était seulement à quelques rues d'ici. Tout n'était pas perdu. Abandonnant la moto – elle était garée trop loin –, ils se lancèrent à la poursuite du véhicule qui, heureusement, avançait au pas, ralenti par la foule et les embouteillages. Quand ils s'arrêtaient pour reprendre haleine, Lucien et Myriam jetaient des coups d'oeils inquiets autour d'eux : bizarrement, les deux types qui

les poursuivaient avaient disparu.

Enfin, l'enseigne du grand magasin clignota, toute proche. Des employés achevaient de décharger la fourgonnette. Lucien accéléra et s'engagea dans une ruelle déserte qui contournait l'établissement. C'est alors que Myriam les vit. Elle hurla. Trop tard ! Lucien s'écroula sur le trottoir, foudroyé. Allongé sur le sol il reconnut, comme dans un brouillard, Al-Boudzourh qui le regardait de tout là-haut. L'assassin de son frère avait un sourire cruel aux lèvres. Un instant encore Lucien cligna des paupières. Puis ses yeux se fermèrent et William, souriant, lui apparut. Une douce sensation de chaleur l'envahit. Il ne vit pas le manche de pioche qui se levait à nouveau pour frapper, ne sentit pas le coup qui l'expédiait dans le néant. Il y eut un horrible craquement de vertèbres broyées. Et plus rien.

Myriam était parvenue à échapper au complice d'Al-Boudzourh. Elle se précipita en direction du magasin et, sous le regard éberlué du commerçant libanais, se rua sur les cartons à peine déchargés de la fourgonnette, arracha l'emballage – marqué d'un drapeau camerounais – d'un lecteur de DVD, força le support coulissant et en extirpa un disque qu'elle courut insérer dans le lecteur relié aux écrans exposés dans la vitrine.

Al-Boudzourh et son acolyte hésitèrent un instant sur le seuil de la boutique. Puis ils repèrent Myriam et s'apprêtaient à se jeter sur elle quand le vacarme d'une fusillade, éclatant de dizaines de hauts-parleurs, brisa net leur élan. Sur l'écran des dizaines de télés exposées dans la devanture, un fou cagoulé tirait sans relâche sur des gens au cours de ce qu'on devinait être un braquage. Les victimes hurlaient de terreur avant de s'effondrer sur le sol les unes après les autres. Al-Boudzourh et son complice voulurent battre en retraite, mais les badauds amassés devant la vitrine formaient un mur compact qui leur barrait le passage. Maintenant, le visage démultiplié du tueur riait d'un rire atroce. A un moment, on le vit retirer sa cagoule et narguer la caméra de vidéo-surveillance qu'il croyait détruite. Un murmure menaçant parcourut la foule qui avait reconnu Al-Boudzourh. Les bandits tentèrent bien de se frayer un chemin, mais des dizaines de mains les empoignèrent. Seule l'intervention de vigiles, qui leur passèrent des menottes et les traînèrent jusqu'au poste de police, leur évita de se faire lyncher. Mais le temps qui leur restait à vivre, ils le passeraient désormais derrière les barreaux.

FIN

Nouvelle de la classe de 2^{de} 3 du Lycée Alfred Kastler (Denain) / Enseignante Mme Patricia Bozzonne

Foutu baobab !

1– Lucien et Fatima

Voici notre héros fantastique.

Bon, d'accord, avec son nom – Lucien Cerise –, son physique ba-lourd et son drôle de look – il ne porte que des polos Lacoste, été comme hiver ! – il ne fait pas trop aventurier... Mais ne vous fiez pas aux apparences ! Lucien a exploré des dizaines de pays, c'est un aventurier courageux, plein de qualités.

Lesquelles ? Hum... Bref.

Quoi qu'il en soit, Lucien est actuellement en France. Il semble décidé à cesser de se mêler des affaires des autres, et à éviter de se retrouver dans des situations périlleuses. Bonne nouvelle ! Par ailleurs, il a rencontré une femme burkinabé nommée Fatima, une nouvelle voisine, avec laquelle il a sympathisé, et dont on peut le suspecter d'être un peu amoureux.

Et ce jour-là...

Lucien, sur le pas de la porte de son immeuble, observe Fatima qui rentre du marché à vélo. Quand celle-ci aperçoit Lucien, elle rougit, perd ses moyens, et bascule dans une grande poubelle verte qu'un éboueur traînait difficilement vers son camion. Lucien se précipite à la rescousse, et, galant, propose gentiment de ramener Fatima, à moitié assommée, chez lui afin qu'elle reprenne ses esprits.

Il remarque, alors qu'il l'aide à s'extirper de la poubelle, que quelque chose cloche chez Fatima : elle a quelque chose qui brille dans les cheveux. Il décide d'aller voir de plus près, et trouve une dent en or... Il met

la dent de côté, se promettant d'en demander la provenance à Fatima quand celle-ci irait mieux.

Une fois qu'ils sont montés dans son appartement, Lucien demande à son invitée ce qu'elle voudrait manger. Rappelons que Lucien est un excellent cuisinier – inventeur de la recette des hannetons confits au gingembre – et que, puisqu'il ne peut pas trop compter sur son physique pour séduire les filles, il compte sur ses talents culinaires !

– Oh, pourriez-vous me préparer une bonne salade fraîche ? J'en raffole !

– Volontiers. Que voulez-vous, avec votre salade ?

– Rien. C'est suffisant, pour moi.

Lucien est un peu étonné, mais il ne dit rien. Il l'installe à table, et lui apporte une délicieuse salade bien fraîche. Quand elle commence à manger, les yeux de Lucien s'écarquillent : elle n'utilise pas ses couverts ! Elle a une drôle de façon de manger : penchée sur son assiette, elle semble brouter les feuilles qui s'y trouvent et les mâche longuement et bruyamment. Pas très sexy, mais bon !

– Au moins, on ne voit pas ça sur toutes les filles, se dit Lucien.

Dès qu'elle a fini son assiette, Fatima s'approche du petit bonsaï qui décore l'appartement de Lucien.

– J'adore les arbres, Lucien ! Près de chez moi, au Burkina Faso, il y a un immense baobab. Tous les sages du pays viennent y écouter les conseils du griot Sidibé.

Tandis que Fatima caresse les feuilles de l'arbuste, Lucien reporte les plats à la cuisine. Et à son retour, stupeur : Fatima a disparu ! Il l'appelle, la cherche : rien.

Très étonné, Lucien s'approche du bonsaï et découvre, coincé au milieu des feuilles, un dentier en or, composé de soixante-cinq dents. Il constate qu'il y a sept emplacements vides qui peuvent accueillir sept autres dents. Soixante-douze en tout... Se souvenant de la dent ramassée dans les cheveux de Fatima, il la sort de sa poche, et l'emboîte sur le dentier : elle s'intègre parfaitement ! Lucien retourne le dentier dans tous les sens, mais ne trouve rien, à part une inscription : *made in Burkina Faso*.

Où est l'étrange Fatima ? Où sont les six dents manquantes ? Les réponses se trouvent au Burkina Faso ! décide l'intrépide Lucien en décrochant son téléphone :

– Allô, Philippe ? Tu fais quoi en ce moment ? Rien ? Cela ne m'étonne pas, tiens ! Bon, prépare ta valise, demain, on part au Burkina Faso ! Je t'expliquerai, une histoire de dents et de salade...

2– Lucien et Philippe

Quand Lucien et Philippe arrivent à Ouagadougou, ils ne savent pas par où débiter leurs recherches, et ils décident donc de visiter la ville et commencent par la place du marché.

Un homme les interpelle, visiblement pressé de leur vendre des DVD piratés et des mouchoirs Lotus :

– Tu peux tout demander à Moussa, Moussa, c'est le prince de la rue ! Il te trouve tout ce que tu veux !

– C'est parfait, dit Lucien en sortant le dentier en or. Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Ça, c'est quelque chose de précieux, qui intéresse Sam le Caïd, Oreste K et monsieur X !

– Qui sont ces gens ? demande Philippe, inquiet.

– Des gens qu'il vaut mieux avoir comme amis que comme ennemis ! répond Moussa d'un ton secret.

– Mais pourquoi voudraient-ils récupérer ce dentier que ma voisine a perdu chez moi ? demande Lucien.

– Car celui qui le possédera avec ses soixante-douze dents deviendra le maître du monde ! Car c'est un dentier de crocodile en or, et la légende dit que la dent du crocodile est plus dure que la fesse du malfrat... A moins que ce ne soit la dent du malfrat qui soit plus dure que la fesse du crocodile ? Enfin bref, ne le sortez pas ici ! Si on sait que vous l'avez, vous allez récolter les ennuis !

– Merci pour la mise en garde, Moussa, mais les ennuis, avec Lucien, on a l'habitude... soupire Philippe.

– Je vous conseille de demander à Sidibé, au pied du baobab, un peu plus loin. C'est lui le plus grand griot du pays !

– C'est quoi un griot ? demande Lucien.

– Une sorte de conteur, un peu sage, un peu sorcier... dit Moussa en s'éloignant pour reprendre ses ventes.

– Attendez ! crie Philippe. Mais Moussa a déjà disparu dans la foule compacte du marché.

Les deux amis partent donc en direction du baobab. Ils s'approchent de Sidibé, un drôle de burkinabé avec un bandeau de pirate sur l'œil. Celui-ci ne semble pas les voir. Philippe regarde l'arbre géant avec le

plus grand intérêt et entreprend d'en faire le tour, en tenant le dentier à la main. Lorsqu'il revient devant Sidibé, Lucien a disparu.

– Excusez-moi, auriez-vous vu mon ami, Lucien ?

– Oui.

– Et ?

– Il est parti.

– Parti ? Ben où ? Il aurait pu m'attendre...

– Il est dans le monde des contes.

– Pardon ?

– Il est entré dans l'arbre.

– Hein ?

– Le dentier. Retrouvez trois dents dans notre monde, lui devra retrouver trois dents dans le sien. Alors il sera libéré de l'enchantement.

– Super, et comment on fait pour communiquer avec le monde des contes ? On passe un mail au Petit Poucet ?

– Non. Envoyez un texto à Lucien, c'est bien plus simple.

– Mais pourquoi faut-il faire tout cela ?

– Les trois hommes qui convoitent le dentier dans notre monde ont leur équivalent animal dans le monde des contes. A vous d'affronter les trois hommes, à Lucien d'affronter leur double animal. Au revoir.

Philippe ne comprend pas tout, comme d'habitude. Mais il comprend bien qu'il n'aura pas le choix, s'il veut que Lucien lui revienne un jour.

3– Philippe et Sam le Caïd

Le premier moment de surprise passé, Philippe en a pris son parti. Il a envoyé un texto à Lucien, et, mystère, celui-ci lui a répondu.

Ils se sont organisés pour tendre un piège à Sam le Caïd, et à son équivalent du monde des contes : un chacal.

Philippe a retrouvé Moussa, le prince de la rue, et lui a fait croire qu'il cherchait à vendre de l'herbe en grande quantité. Moussa l'a mis en contact avec Sam, et Philippe a donné rendez-vous à ce dernier dans un entrepôt de la banlieue de Ouagadougou en lui envoyant un texto : « slt c moi le vendeur 2 beu retrouve moi à lentrepo je te la vendré à 1 bon pri ».

La réponse ne s'est pas faite attendre : « ok rdv à 2h ».

Quand Philippe arrive au rendez-vous, Sam est déjà là, très impatient.

– Alors, qu'est-ce que tu foutais, ça fait deux heures que je t'attends ! J'en peux plus, je veux la goûter !

Philippe sort un petit sachet d'herbe de son sac, et Sam le lui arrache.

– C'est bon, calme-toi, tu vas l'avoir, ta beu !

Sam roule vite un joint, et le fume. Il ne sait pas que l'herbe que Philippe a apportée, il l'a reçue de Sidibé, qui lui a promis un miracle – « Tu verras, cette herbe n'est pas banale... surtout n'en fume pas toi-même ! » Et effectivement, Philippe se met à voir une chose extraordinaire :

– J'ai des hallucinations ou quoi ? Mais... Sam se transforme en fumée !

Et sans un mot, Sam contemple ses doigts qui sont devenus très longs et transparents, comme la fumée de sa beu. Terrorisé, Philippe se cache la tête dans les mains, et quand il se relève, Sam a disparu. A la place, par terre, se trouve une dent en or.

4– Lucien et le chacal

De son côté, Lucien a été bien étonné de se retrouver comme avalé par le baobab de Sidibé. Il lui a fallu un moment avant d'accepter la réalité : il a quitté le monde réel pour le monde des contes !

Chose extraordinaire, dans le monde des contes se trouve aussi un baobab... mais à l'envers : les racines pointées vers le ciel, et les feuilles enfouies sous terre. Près de cet étrange baobab, Lucien a été sidéré de retrouver Sidibé.

– Je suis un griot, Lucien. Et tu me trouveras de ce côté du monde chaque fois que tu auras besoin de moi.

– Mais... et Philippe ?

– Philippe est resté dans le monde réel. Seul un être doté de ton imagination et de ton drôle de physique peut traverser l'espace du rêve.

– Bon, mais... comment je fais pour retourner dans la vraie vie ? Et qu'est-ce que je fais ici ?

Alors, Sidibé a expliqué à Lucien ce qu'il venait d'expliquer à Philippe sur le dentier, sur les trois hommes et leur double animal.

– Je veux bien, moi, affronter des animaux. Mais comment ? Et comment je vais m'organiser avec Philippe ? s'inquiète Lucien en sortant son téléphone portable. Je suis sûr qu'il n'y a pas de réseau, ici !

– Effectivement, ton téléphone te sera inutile. Mais Philippe peut t'envoyer des messages par mon intermédiaire. Je te les jouerai avec ce djembé. Pour les animaux, tu pourras aussi compter sur moi.

– Mais pourquoi faites-vous tout cela, vous ?

– Pour rétablir l'équilibre. Celui-ci a été brisé comme le dentier. Tu n'es pas ici par hasard, c'est Fatima qui est allée te chercher.

– Fatima ? Ici ?

– Oui, dans le village que tu aperçois en bas. C'est une princesse de contes, plus connue sous le nom de Yennega.

– Une princesse ???

– Oui, mais ne t'emballe pas. Fatima ne peut vivre dans ton monde sous une forme humaine. De même que les trois hommes ont leur équivalent animal, Fatima est une femme ici, mais c'est une chèvre dans le monde réel.

– Une chèvre ? Ah ben ça explique au moins le coup de la salade... dit Lucien, visiblement déçu.

Quelques jours se sont écoulés, des jours délicieux pour Lucien, passés en compagnie de la belle Fatima – ou plutôt Yennega. Hélas, Philippe n'a pas cessé de le harceler de messages, et Lucien a dû se rendre à l'évidence : il devait affronter le chacal.

Les deux amis se sont mis d'accord pour affronter Sam et l'animal au même moment. Lucien prend alors la décision d'aller voir Sidibé au pied du baobab retourné.

– Bonjour, Lucien.

– Salut, euh, sais-tu où je pourrais trouver le chacal ?

– Quelle heure est-il ?

– Neuf heures.

– Dans ce cas, tu devrais le trouver dans son antre, située à quelques kilomètres du village, au nord.

– Merci.

– Mais attention ! Ce chacal n'est pas inoffensif, il est beaucoup plus vicieux et sournois que tu ne le penses. Je vais quand même te donner ça, dit Sidibé en lui montrant un poignard.

Lucien se saisit du poignard, s'éloigne du baobab et part sur le trajet menant à l'antre du chacal. Après une marche d'environ quarante-cinq minutes, il arrive devant la tanière et y pénètre. L'intérieur est plongé dans l'obscurité, seule une partie de l'antre est éclairée par les rayons du soleil. Le chacal se trouve au fond de la tanière, là où l'obscurité se fait plus profonde. Seul le bruit de sa respiration permet à Lucien de le repérer. Il sort le poignard et s'approche lentement du chacal lorsque... il se rend compte que celui-ci est plongé dans un profond sommeil.

– Ça alors ! La drogue qui atteint Sam le Caïd agit aussi sur son double animal ! s'exclame Lucien.

Il ouvre la mâchoire du chacal, et arrache la dent en or qui s'y trouve. Dès lors, l'énorme animal se transforme en tout petit chihuahua inoffensif ! Lucien, culpabilisant de laisser ce chien tout seul dans cette antre, décide de partir en l'emmenant avec lui au village.

5– Philippe et Oreste K / Lucien et le crocodile

Toujours par le biais de Sidibé, Philippe et Lucien se sont mis d'accord pour affronter Oreste K et son double, un immense et maléfique crocodile.

Afin de faciliter les choses, ils ont décidé d'appâter le crocodile en l'attaquant dans son élément : l'eau. C'est pourquoi Philippe a exigé un rendez-vous avec Oreste K sur un de ses palaces flottants. Il lui a promis de lui parler du dentier en or, en partageant avec lui une bonne pêche à la grenade au milieu de strip-teaseuses plus sexy les unes que les autres.

– Y'a pas de raison que seul Lucien en profite ! se dit Philippe en montant sur le bateau.

Mais à peine est-il monté sur le bateau qu'Oreste K braque sur lui un fusil :

– Maintenant, tu me le donnes, le dentier ! crie-t-il en faisant briller la dent en or qui orne sa bouche.

Pendant que Philippe est dans les ennuis, Lucien roucoule dans une hutte avec Fatima. Quand il entend le son du djembé, il soupire mais se lève quand même. Il est temps d'affronter le crocodile. Il se dirige vers la rivière, en tenant à la main la sarbacane que Sidibé lui a remise.

– Tu parles, une sarbacane contre un crocodile géant, il est taré ce vieux. Je vais me faire bouffer !

Lucien grimpe dans une barque qui se trouve près de la rivière, et se dirige vers le repaire de l'animal. Terrorisé, il voit l'animal plonger dans l'eau et nager vers lui à une vitesse étonnante vu son poids.

– Euh... c'était peut-être pas une bonne idée de l'affronter sur son territoire, tout compte fait...

Le crocodile approche, menaçant, la gueule grande ouverte. Lucien prend sa sarbacane, y glisse une des munitions de Sidibé, et souffle... La boule arrive dans la gueule de l'animal, et explose dans un petit nuage bleu. Le crocodile se met à couiner puis à rétrécir, de plus en plus,

jusqu'à n'être plus qu'un tout petit crocodile ridicule, de quelques centimètres de long... Lucien le repêche, et le plaque sur son polo Lacoste en criant : Tiens, c'est là ta place ! Le mini crocodile remue dans tous les sens, alors Lucien le menace :

– Dis donc, tu vas arrêter de remuer ? Tu crois que tu fais peur ?

Alors, le petit animal, tout honteux, couine une dernière fois avant de se taire et de renifler avec étonnement le crocodile en coton Lacoste cousu sur la poitrine de Lucien.

Lucien repêche aussi la dent en or qui est tombée de la gueule du crocodile quand il s'est mis à rétrécir, et part rejoindre Fatima.

De son côté, Philippe n'en mène pas large. Oreste K le menace toujours, et il sait que s'il révèle l'emplacement du dentier, il est condamné. Tout à coup, le brigand pousse un cri, et le fusil lui échappe des mains. Il regarde ses pieds : ils coulent ! On dirait qu'il fond comme un iceberg ! La victoire de Lucien sur le crocodile l'a anéanti, et il disparaît dans une grande flaque d'eau sale, au milieu de laquelle flotte la quatrième dent, que Philippe récupère avant de quitter le bateau.

6– Lucien et le serpent

Lucien décide, après ses aventures sur la rivière, de prendre un peu de repos. Mais alors qu'il marche tranquillement pour découvrir les alentours du village, il se retrouve dans le désert, d'un coup. Il se doute que c'est un coup de Sidibé, qui veut l'aider à retrouver les dents. Tout à coup, le sable bouge et forme un djembé qui lui dit :

– Tue le serpent, tu seras récompensé par ta dernière dent !

Lucien comprend tout de suite le deal. Il sent le sol trembler sous ses pieds. Un immense serpent sort du sable, et notre héros pense :

– Encore un qui veut me bouffer !

Le serpent est multicolore, ses couleurs aveuglent le pauvre Lucien qui sort ses lunettes de soleil, des petites lunettes rondes qui protègent juste la pupille. Le brave Lucien regarde autour de lui, à la recherche d'une arme, en vain :

– Tu parles ! Que veux-tu que je trouve dans le désert ! Ah, Sidibé, où es-tu quand on a besoin de toi !

Mais tout à coup, une tempête de sable fait apparaître un arbre assez grand. Lucien court se cacher derrière et remarque que les fruits qui y poussent sont des guitares électriques. Il se rappelle alors d'un groupe qu'il avait formé alors qu'il était au lycée : les Raoul's rebelles ! Et voilà

que notre héros retrouve son âme de rocker ! Bien décidé à achever le serpent, il prend une guitare au hasard puis se fait un petit solo de Metallica. Il joue tellement comme un pied que le serpent commence à gonfler comme une boule de chewing-gum. Il finit par exploser dans un bruit de fanfare, se répandant en un tapis de confettis. Les petites pastilles multicolores retombent doucement sur le sable, et au milieu d'entre elles, un confetti doré attire l'attention de notre preux chevalier : il s'agit, bien sûr, de la cinquième dent.

7– Philippe et monsieur X

Quand Philippe va voir Sidibé, celui-ci lui dit qu'il doit piéger monsieur X.

– Comment faire ? s'inquiète Philippe, aussi brave qu'une courgette cuite à l'étouffée.

– Va dans la ruelle Zougala, ce soir, à vingt heures... lui répond Sidibé.

Comme toujours, Philippe ne comprend pas tout ce que lui dit le griot, mais il sait qu'il peut lui faire confiance : ses victoires sur Sam le Caïd et Oreste K en sont bien la preuve.

Philippe arrive donc à l'heure dans la ruelle, prêt à affronter le redoutable monsieur X, celui que personne n'a jamais vu. Il a pris ses précautions : il a acheté une arme à Moussa, et l'a cachée dans la ceinture de son jean. Philippe s'approche de l'ombre qui se tient au fond de la ruelle. Il entend une voix familière qui lui dit :

– Approche, Philippe.

– Sidibé ? Mais où est monsieur X ?

– Devant toi.

– Mais ?... Il n'y a que vous, ici, Sidibé !

– C'est ce que je dis, répond Sidibé en souriant pour la première fois, montrant la dent en or qui orne sa bouche.

– C'est vous monsieur X ? Mais pourquoi ?

– Mais pour le pouvoir, Philippe ! Le précieux pouvoir ! Ton imbécile d'ami a vaincu les trois animaux, il a donc les trois dents. Tu as celles de Sam et d'Oreste, moi j'ai la mienne. Compte : cela fait six. Les six dents manquantes. Le pouvoir sera bientôt mien. Et je régnerai sur la terre en maître absolu, envoyant dans le monde des contes tous ceux qui auront l'audace de s'opposer à moi ! Je vais faire venir des contes les monstres les plus terrifiants, et me ferai une armée d'animaux prêts à combattre pour moi ! Je serai puissant, et craint !

Pendant que Sidibé explique tout cela avec une lueur de folie dans les yeux, Philippe a tenté de sortir son arme discrètement.

– Crois-tu, Philippe, que ton arme peut quelque chose contre mes pouvoirs ?

L'arme se lève alors dans les airs, et se transforme en un petit oiseau qui disparaît dans le ciel.

– Mais pourquoi, pourquoi, gémit Philippe, si vous êtes si puissant, pourquoi ne pas avoir récupéré les dents vous-mêmes ?

– Celles de Sam et d'Oreste, j'aurais pu les avoir. Mais celles des contes... il fallait un être qui ait gardé son âme d'enfant, comme ton ami Lucien, pour les gagner ! Et mon âme, à moi, est plus noire que le charbon ! Maintenant, tu vas faire tout ce que je t'ordonne de faire. Dirige-toi vers le baobab !

Et là, sans que Philippe ait le moindre contrôle sur ses jambes, celles-ci l'entraînent à travers Ouagadougou, comme un automate, comme un Pinocchio sans ses fils. Privé de volonté, Philippe se retrouve devant le grand arbre et écoute, impuissant, Sidibé lui annoncer sa disparition :

– Dès que ton imbécile de copain sera sorti, je prendrai ses trois dents. Et je vous enverrai tous les deux dans le monde des contes cruels, un monde dont on ne revient pas...

– Tu sais ce qu'il te dit, l'imbécile ? crie alors Lucien en jaillissant de derrière le baobab et en poussant Sidibé dans le creux de l'arbre.

– Lucien ! soupire Philippe, tout heureux. Il était temps !

– Ecoute, on fait ce qu'on peut ! Je suis sorti de l'arbre grâce aux trois dents, et je me suis caché quand j'ai entendu ce vieux fou parler de pouvoir et de monde cruel !

– Mais qu'est-ce qu'on peut faire ? Il va ressortir et nous imposer sa volonté ! dit Philippe. Il faudrait le coincer dans cet arbre !

– T'as pas du feu ? demande Lucien à Philippe.

– Du feu ? Ben non, tu sais bien que je ne fume pas !

– Du feu ? Il vous faut du feu ? Moussa, le prince de la rue, a tout ce qu'il faut ! Du feu, des allumettes, des briquets, et même des silex si tu veux ! crie alors Moussa en jaillissant d'un coin. Tu veux des mouchoirs aussi ? J'ai des Lotus. Qualité extra !

– Donne, dit Lucien.

Alors Lucien enflamme les mouchoirs, et les met dans le creux de l'arbre. Le baobab se tord dans tous les sens, et disparaît dans un noir nuage de fumée.

– Et voilà. Sidibé est prisonnier de l'arbre. Ni dans le monde réel, ni dans le monde des contes. Il ne fera de mal à personne.

– Ben et le dentier ? demande Philippe.

– Le dentier ? Peu importe. Sidibé a disparu avec sa dent, celle qui était dans sa bouche. Le dentier ne sera donc jamais complet, il n'y aura jamais de pouvoir absolu. Et je ne verrai plus jamais Fatima... Tiens Moussa, voici le dentier. Cela te paiera pour les mouchoirs et les allumettes.

– Moussa vous dit merci et vous le dit : avec le prince de la rue, on trouve tout ce qu'on veut !

– Pas de pouvoir absolu... Mouais, de toute façon, les hommes n'ont pas besoin de dentier en or pour vouloir dominer les autres... soupire Philippe.

– Tu deviens philosophe, toi, maintenant ? se moque Lucien.

– Si j'étais toi, je ne dirais rien : c'est quoi cette ménagerie que tu trimballes ?

Lucien se retourne et voit, rangés derrière lui, un petit chihuahua, un mini crocodile et une chèvre blanche qui, tous trois, le regardent avec amour.

– Yennega ! s'écrie Lucien.

– C'est qui, ça, Yennega ?

– Trop long à t'expliquer maintenant. Il me faut un griot, et vite ! Un sorcier, un marabout, enfin quelqu'un qui puisse transformer une chèvre en princesse ! Moussa ! Moussa ! Attends ! Toi, là, le prince de la rue, toi qui sais où on peut tout trouver, attends moooooooooiiiiiiii !

Lucien disparaît alors dans l'obscurité de cette belle nuit étoilée, suivi par sa chèvre, son chien et son crocodile.

Resté seul, Philippe secoue la tête d'un air navré et conclut : le voilà reparti. Il ne s'arrêtera donc jamais. Sauve-moi, lecteur ! Ferme vite ce livre avant que je sois à nouveau embarqué dans des péripéties atroces !

Et c'est ce que tu fais, lecteur, tu fermes le livre.

FIN

Nouvelle de la classe de 4e B du collège Théodore Monod (Aniche) / Enseignante : Mme Aurélie Comte-Sponville

Ont participé à ce projet :

Aniche

- La classe de CM1/CM2 de l'école Basuyaux
- La classe de 4^{ème} B du collège Théodore Monod

Auby

- La classe de CM1/CM2 de l'école Marcel Pagnol

Denain

- La classe de 1^{ère} PEEC du LP Alfred Kastler
- La classe de 2^{de} 3 du Lycée Alfred Kastler
- La classe de 2^{de} A du Lycée Jules Mousseron

Douchy-les-Mines

- L'atelier d'écriture du Centre permanent d'accueil et de loisirs

Ouagadougou

- La classe de 2^{de} AB3 du Lycée technique Amilcar Cabral

Villeneuve d'Ascq

- La classe de 1^{ère} ES1 du Lycée Raymond Queneau

Merci pour leur collaboration aux enseignants, aux documentalistes et à l'administration des établissements concernés.

Merci à Pascale Valmont pour la relecture des épreuves.

Merci pour leur soutien aux villes d'Aniche, d'Auby, de Denain et de Douchy-les-mines, à la médiathèque de Denain, à l'association Printemps Culturel, au Conseil Général du Nord et au Conseil Régional du Nord-Pas de Calais.